

René Corona

*JAVA QU'EST-CE QUE TU FAIS ENCORE LÀ?  
LIRE LE POÈME DE LA JAVA*

RÉSUMÉ. Sur les rivages de la Poésie, il existe des contrées danseuses où les mots, discrets par rapport au vacarme d'une musique populaire en fête, en vérité laissent apparaître, çà et là, un chant populaire, familier et dense d'images poétiques. C'est dans un petit bal perdu que l'on peut retrouver ces mots provenant d'un monde qui a chaviré depuis longtemps mais qui a laissé dans l'imaginaire collectif plein de couplets et de visions que l'on a essayé, avec cet essai, de regrouper avec l'idée d'un inventaire élaboré pour une poésie différente et originale par sa forme-sens.

La clef qui consent l'entrée dans ce monde interlope et mystérieux c'est le poète écrivain Francis Carco qui nous l'offre avec l'un de ces premiers poèmes en prose où il nous montre ce monde rutilant et dansant, là où s'épanouit la java, cette danse des filles et des mauvais garçons. Nous sommes dans les années folles, les années 1920, et la java bat son plein et nous allons voir comment les mots qui la célèbrent vont se modifier au courant des années, alors qu'aujourd'hui elle n'est plus qu'une danse parmi d'autres qui a perdu presque tout son pouvoir de séduction: *O tempora o mores*, les danses s'assagissent et les danseurs ne se touchent pratiquement plus, le couple évolue, virevolte, solitaire sur une piste éclairée au néon, danseurs solitaires ou presque, couple désuni car, aujourd'hui, ainsi va la chanson.

Mais au-delà des mythes de l'imaginaire, que la java soit une danse des mauvais garçons, des souteneurs, et bien entendu comme le tango une danse machiste, importe relativement; ce qui nous intéresse de montrer, c'est que les textes qui complètent l'ensemble musical nous offrent parfois la jubilation incantatrice de la poésie et la mémoire émotive d'un monde disparu: Paris et ses bals musettes, son accordéon et ses quartiers, ses habitants, célébrés par les photographes humanistes, en noir et blanc, et que Carco et Mac Orlan, entre autres, ont chanté.

Ainsi au fil du temps, diachroniquement, nous avons retracé l'histoire de la java, celles des années 1920-1930 où les clichés s'affranchissent; les javas légèrement tristes des années 30-40 où l'amour passe à travers les déchirures de l'existence, puis le groupe des javas d'amour où l'amour, au son et au rythme des trois pas, est le véritable vainqueur; la java comique qui rassemble des groupes hétérogènes, et nous sommes déjà vers les années 50, avec les chansonniers et la java des cabarets. Pour conclure nous avons mis en évidence les textes des originaux, à savoir les grands interprètes, poètes de surcroît comme Boris Vian ou Charles Trénet, qui offrent à l'ensemble, à cette musique populaire, des poèmes riches en images au gré d'une fantaisie souvent surréaliste. Plus récemment, nous aurons une java qui semble se pencher sur soi-même, qui cherche ses mots et se reflète dans ceux-ci, imagés comme il se doit, cherchant à s'épancher: la java devient alors métaphore de l'écriture et de la vie.

Aujourd'hui la java semble avoir trouvé une sorte de paix intérieure et ne réapparaît que dans les salles de bal, le temps d'une compétition dansante ou d'une fête nationale, un peu comme Paris elle s'est transformée et ne revit que dans les souvenirs de vieux disques ou dans les cartes postales jaunies. Le mérite des paroliers (poètes?) – souvent inconnus – qui ont écrit sur cette musique endiablée est d'avoir su conjuguer avec des mots de tous les jours, les souffrances et les joies du quotidien. D'aucuns rechignent à admettre qu'il puisse s'agir de poésie, tout au plus de chansonnettes, mais à bien y regarder, les sentiments qui s'y déploient sont dignes de figurer dans une sorte de chassé-croisé poétique entre musique et paroles: ce tout (paroles, musique, interprétation et danse) sachant déceler la poésie pure du quotidien.

ABSTRACT. Sui lidi della Poesia, esistono territori danzanti, dove le parole, discrete rispetto al fracasso di una musica popolare in festa, in verità, lasciano apparire, qua e là, un canto popolare familiare e denso d'immagini poetiche. È in un piccolo ballo perduto che si possono ritrovare le parole di un mondo che si è inabissato da tanto tempo ormai ma che ha lasciato nell'immaginario collettivo molti ritornelli e visioni che, con questo saggio, abbiamo cercato di raggruppare con l'idea di un inventario elaborato per una poetica differente e originale nella sua forma-senso.

La chiave che ci consente di entrare in questo mondo equivoco e misterioso è il poeta scrittore Francis Carco che ce la offre con uno dei suoi primi poemetti in prosa dove ci mostra questo mondo scintillante e danzante, nei luoghi dove fiorisce la java, questo ballo di donne facili e cattivi elementi. Siamo negli anni folli, anni 20 in cui la java fa furore, e vedremo come le parole che la celebrano cambieranno durante gli anni, mentre oggi è soltanto un ballo tra tanti e che ha perso quasi del tutto il suo potere di seduzione: *O tempora o mores*, le danze diventano più sagge e i ballerini non si sfiorano praticamente più, la coppia evolve, gira, solitaria sopra una pista illuminata al neon, ballerini solitari o quasi, coppia disunita poiché, oggi, così va la canzone.

Ma al di là dei miti, che la java sia il ballo dei delinquenti, prostitute e prossenetici, e ovviamente, come il tango, sia una danza maschilista ci importa relativamente, quello che ci preme mostrare è che i testi che completano l'insieme musicale offrono talvolta il giubilo incantatore della poesia e la memoria emotiva di un mondo perduto: Parigi e i suoi balli popolari, la sua fisarmonica e i suoi quartieri, i suoi abitanti, celebrati dai fotografi umanisti, in bianco e nero, e che Carco e Mac Orlan, fra tanti, hanno cantato.

Così sul filo del tempo, diacronicamente, abbiamo rintracciato la storia della java, da quelle degli anni 20-30 dove i cliché si liberano, le java un po' più tristi degli anni 30-40 dove l'amore passa attraverso gli strappi dell'esistenza, poi il gruppo delle java amorose in cui l'amore, al suono e al ritmo dei tre passi trionfa; la java comica che raccoglie vari gruppi eterogenei, e siamo già negli anni 50, con i *chansonnier* e la java dei *cabaret*. Per finire, abbiamo posto l'accento sui testi degli originali, ossia i grandi interpreti, oltre che poeti, come Boris Vian o Charles Trénet, che danno a questa musica popolare alcune poesie dense d'immagini con una fantasia spesso surrealista. E più di recente, avremo una java che sembra contemplare se stessa, che cerca le sue parole e si riflette in esse, immaginifiche come si deve, cercando di confidarsi: la java diventa allora metafora della scrittura e della vita.

Oggi la java sembra aver trovato una specie di pace interiore e riappare solo nelle sale da ballo, il tempo di una competizione ballerina o di una festa nazionale, un po' come Parigi si è trasformata e vive soltanto nei vecchi dischi e sulle cartoline ingiallite. Il merito dei parolieri (poeti?) – spesso sconosciuti – che hanno scritto su questa musica indiavolata è quello di aver saputo coniugare con parole semplici le sofferenze e le gioie del quotidiano. Alcuni hanno difficoltà a mormorare che possa trattarsi di poesia, tutt'al più di canzonette, ma a guardarci bene, i sentimenti che vengono esposti sono degni di figurare in una sorta di *chassé-croisé* poetico, tra musica e parole: questo insieme (parole, musica, interpretazione e ballo) è in grado di svelare la poesia pura del quotidiano.

**«Où sont-ils tous mes vieux bals musette  
Leurs javas au son de l'accordéon?» Fréhel<sup>1</sup>**

---

<sup>1</sup> *Où est-il donc?* (1926), Paroles d'André Decaye, Lucien Carol, musique de Vincent Scotto.

1. *Mythologies et mauvais lieux*

«Les fées se sont penchées sur moi  
Et elles m'ont vacciné à la java»,  
Francis Lemarque, *L'orphelin de la java*

«- Possible, fit-il; mais qu'un mec se soit appelé un dos, un poisse et, plus tard, un hareng, ça ne change rien à son état civil.»

Francis Carco, *Traduit de l'argot*

Il nous faut commencer par une longue citation, prise d'un très beau poème en prose de Francis Carco, d'abord poète délicat puis observateur infatigable de ce petit monde populaire et d'un certain univers interlope qui l'entoure et qu'il a côtoyé, souvent dangereusement, mais toujours loyalement car il était considéré par «ces Messieurs» *régulier*<sup>2</sup>:

[...] Ici la danse n'est pas un art. Elle est la raison même de cet art, l'affirmation de son plaisir et sa secrète, sa raffinée, sa silencieuse, sa fervente et plastique ingénuité.

Voyez plutôt. Sur le parquet qu'entourent des tables, entre les glaces où s'entre-croisent vingt silhouettes multipliées, la java glisse à temps égaux. Elle enlace et désunit, assujettit et laisse aller les couples. C'est la danse des faubourgs. C'est la danse qu'un instinct profond a formée sur un rythme populaire. Elle est un raccourci des valse et des scottishs d'antan, un mélange sobre et comme rétréci des usages mondains et des anciens quadrilles. Rien chez elle qui ne soit né de l'instinct. Rien qui échappe au contrôle des sens<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> En argot, *régulier* signifie: correct, loyal. D'où la synecdoque *ma régulière* qui signifie: *ma femme*.

<sup>3</sup> Francis Carco, *Au bal-musette*, in *Instincts*, Paris, Stock, 1922, p. 110.

Le bal musette<sup>4</sup> a souvent été vu, à une certaine époque, comme un lieu de perdition, car malfrats et danse vont souvent de pair, et la presse d'une certaine façon en a été la principale responsable. Il est vrai, que dans certains bals populaires, plus particulièrement ceux des barrières<sup>5</sup>, on trouvait facilement parmi les clients des souteneurs et des filles, mais on a vite fait, dans l'imaginaire collectif, de tout mêler: quartiers des Auvergnats, Bastoche et rue de Lappe, Belleville et java, bastons et assassinats etc. Or, il est aussi indéniable que dans le quartier de la Bastille où le populo se retrouvait, et plus précisément rue de Lappe, pour danser, pour guincher, inévitablement on risquait de rencontrer aussi les mauvais garçons. Pourtant André Warnod nous raconte que:

Le musicien annonce la danse qu'il va commencer et les couples tournent. «Une tenue correcte est de rigueur», des écriteaux le rappellent à tout bout de champ; nous avons même lu ces mots peints sur le mur: *la java est interdite*. La java est la danse à la mode dans un certain monde

---

<sup>4</sup> D'aucuns comme Claude Dubois, historien de la Bastille, préfèrent écrire bal-musette. Cf. «Le bal musette, je parle du vieux temps, était un endroit charmant où filles et garçons venaient honnêtement danser le dimanche. Cette gentille clientèle fut chassée par les filles publiques et les souteneurs; le bal musette devint alors un mauvais lieu, théâtre des exploits des Casques d'or et autres héros de la pègre.»; André Warnod, *Bal-Musette*, «La Rampe», 1 avril 1931, p. 8. Dans ce numéro spécial dédié au bal musette nombreux sont ceux qui écrivent sur la mort du bal musette, condamné par la commercialisation.

<sup>5</sup> Paris depuis toujours a connu des enceintes: de la muraille gallo-romaine de Lutèce à celle du roi Philippe-Auguste, au moyen-âge jusqu'au mur des Fermiers Généraux, construit sous Louis XVI, avant la Révolution, avec un cinquantaine de barrières créées par l'architecte Claude Ledoux (d'où l'alexandrin anonyme: «Le mur murant Paris rend Paris murmurant»), pour terminer avec les fortifications faites édifier par Thiers, à la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Par métonymie, barrières et fortifications, les fortifs (le Breton écrit fortif's) sont ce qu'il reste du passé. Au-delà de ce qu'il restait, il y avait tout autour de la capitale la campagne où l'on y construisit des guinguettes pour les bals du dimanche. La nuit, ces coins dangereux étaient «quartier réservé» d'une partie de la population du genre nyctalope qui, par ailleurs, rime avec interlope.

peu fréquentable, et cette interdiction suffirait pour éloigner les enfants perdus du quartier qui chaque après-midi prennent leurs ébats au bal du *Petit Balcon* dans un passage tout proche<sup>6</sup>.

Pourtant, nous sommes dans les années 1920, les années folles, et ceux que l'on nommait apaches, au début du siècle, ceux des barrières et des fortifications, étaient soit en Guyane aux travaux forcés, soit dans quelque cimetière parisien. C'est le temps de la java, indiscutablement, alors que dans les premiers bals musettes, ceux justement du temps des apaches, on dansait la valse, voire la polka et la mazurka. Qui ne se souvient de cette valse dansée, cinématographiquement, entre Simone Signoret, au siècle Casque d'Or, et Serge Reggiani dans le rôle de Manda<sup>7</sup>, dans le très beau film de Jacques Becker, sorti en 1952, et qui est entrée à jamais dans nos souvenirs avec la valse du *Gattopardo* et celle de *Madame de...*<sup>8</sup> de Max Ophüls. Naturellement, ce n'est que dans le premier de ces films que le samedi soir, après le turbin, le populo va guincher. La mythologie de la nuit vendue aux étrangers parle de quartiers peu sûrs, il est vrai, comme chantait Fréhel dans *A Paris la nuit (dans la rue*

---

<sup>6</sup> André Warnod, *Les bals de Paris*, Paris, Georges Crès & Cie, 1922, p. 90.

<sup>7</sup> Le film, bien entendu, modifie un peu les données de l'histoire, ainsi la réalité est en partie transformée sur l'écran, édulcorée en quelque sorte. Cf. Emile Chautard, *Goualantes de La Villette et d'ailleurs*, Paris, Marcel Seheur, 1929, pp. 86-87 et aussi: Louis Chevalier, *Montmartre du plaisir et du crime*, Paris, Robert Laffont, 1980, pp. 280-282.

<sup>8</sup> La première est dans le film de Luchino Visconti, *Il Gattopardo* (1963) avec Burt Lancaster et Claudia Cardinale, les danseurs; la deuxième, *Madame de* (1953), est un film de Max Ophüls avec Vittorio de Sica et Danielle Darrieux.

*de Lappe*): «Où tous les rupins / Le haut du gratin / Viennent voir les coquins.»<sup>9</sup>, car depuis toujours on aime s'acoquiner, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, le bourgeois recherche les fortes émotions:

1920-1940 fut l'âge d'or des bals musettes. Ils profitaient aussi de la vogue de l'encanaillement. Pour les gens du monde et les bourgeois déleurés, il était devenu à la mode d'aller faire un tour chez Bousca ou au Balajo, rue de Lappe (à ses risques et périls). On n'y risquait pas sa vie mais peut-être son collier, sa montre ou, pour les femmes, la rencontre d'un mauvais garçon<sup>10</sup>.

La Bastille était devenue le quartier de la musique grâce aux Auvergnats et à leurs bals:

Les Auvergnats dansent encore dans maints endroits au son de la musette et de la vielle; mais le plus souvent ces instruments sont remplacés par un accordéon, il est vrai que l'accordéoniste porte au pied un collier à grelots, ce qui lui permet de marquer la mesure d'une façon assourdissante. [...] La rue de Lappe est, près de la Bastille, une rue absolument auvergnate<sup>11</sup>.

Il faut donc faire une différence entre bal musette et java, car le bal musette est né bien avant elle, au son de la cabrette auvergnate (appelée aussi musette) avant que l'accordéon ne s'empare de la scène et règne en roi absolu sur les bals. C'est peut-

---

<sup>9</sup> *À Paris, dans la nuit (dans la rue de Lappe)* (1930), paroles de Guel & Combe, musique de Seider & Nargand, interprétée par Fréhel. Nous précisons qu'il ne s'agit pas d'une java mais plutôt d'une valse.

<sup>10</sup> Henri Joannis-Deberne, *Danser en société. Bals et danses d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Bonneton, 1999, p. 135.

<sup>11</sup> Warnod, *cit*, pp. 86-87.

être la venue de ce nouvel instrument et l'arrivée des immigrants italiens<sup>12</sup> qui vont confondre les choses, d'une part la tradition du bal musette auvergnat et les braves citoyens avec la cabrette, d'autre part les nouveaux bals musette, où dominent l'accordéon, la java et donc les mauvais garçons<sup>13</sup>. La musique y joue un rôle primordial dans cette débauche littéraire et sociale, selon Francis Carco:

La musique, elle aussi, d'un accordéon dans les bals ou d'un orchestre piaulant sa rengaine exotique dans les lieux de plaisir, ou d'un monumental piano-mécanique dans un décor de glaces et de femmes nues, m'est délicieuse à chérir. Elle emplit tout d'une caresse nostalgique. Ici, sur un tressautement appliqué de java, là, sur la houle parfumée et la lente possession de danses moins animales, elle unit trop étroitement les corps pour qu'ils ne se joignent pas, ailleurs, avec délices...<sup>14</sup>

Il paraîtrait assez curieux que la java n'appartînt qu'aux bals des malfrats, et s'il est vrai que les distinctions entre jeunes hommes sont difficiles à faire (quoique la façon dont l'ouvrier s'habille diffère légèrement de celle du voyou), les explosions de colère (qui souvent dégénèrent) sont identiques, au nom d'un respect qui peut sembler, à présent, assez archaïque et qui pourtant reste encore bien ancré dans les

---

<sup>12</sup> L'accordéon fut inventé par un Allemand, Franz Buschmann, en 1822, mais l'accordéon, d'abord diatonique puis chromatique fut importé par les Italiens. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, un des cabrettistes les plus célèbres Antoine Bouscatel maria sa fille à un jeune Italien joueur d'accordéon Charles Peguri. Ce mariage célébra l'union entre les Italiens et les Auvergnats, et peu de temps après l'accordéon remplaça la cabrette (sorte de cornemuse appelée aussi musette) même dans les bals auvergnats.

<sup>13</sup> «Les Auvergnats pour la bourrée ont la musette et la vielle, mais l'accordéon est l'âme de la Java, qu'à tout petits pas, pressés et souples, dansent les filles et les souteneurs, les affranchis et les mauvais garçons.»; Warnod, *Avant propos*, *ibid.*, p. XI.

<sup>14</sup> Francis Carco, *Chansons de Paris*, in «Demain» n° 8, novembre 1924 (dir. Raymond Escholier), Paris, Ferenczi, p. 105.

traditions nocturnes des bals même aujourd'hui. Il nous semble improbable qu'une danse soit restée isolée derrière les fortifications (ou de ce qu'il en restait), et d'ailleurs la java a été la danse la plus populaire des bals du quatorze juillet, dans les rues de Paris, dès 1936 et après la guerre où «ces bals de la rue du 14 juillet décréurent lentement dans les années 60. L'accordéon et son répertoire ne plaisaient plus aux jeunes.»<sup>15</sup>. Mais en lisant Auguste le Breton nous découvrons que certains bals étaient vraiment réservés – l'on y dansait de tout: valeses, tangos, fox-trots et, bien sûr, java –; c'était donc bien la réalité dans les années 1930 et, à fortiori avant:

Soudain Jo le Boxeur, sans lâcher les cartes, allongea la jambe, leur barrant le chemin, Ils le fixèrent ahuris puis tentèrent de passer outre. Ce fut au tour du Grand Bibi d'intervenir en se dressant devant eux. [...]

- [...] On veut danser! C'est pas défendu tout de même!
- Justement si, lui répliqua le Gros Jo Gardi de sa place. [...]
- Cassez-vous. Vous allez prendre des jetons. Ici les caves n'ont pas le droit en semaine.

Les deux gars affrontèrent de nouveau le Borsalino de l'œil. Mais sous le rebord du feutre ils ne découvrirent qu'indifférence ou dédain. Ils firent demi-tour, repartirent. Ils ne pouvaient rien dire. C'était ainsi. Pour ma part je pouvais vérifier que les bruits qui nous parvenaient de nos fortifs étaient fondés: les boulots n'avaient pas le condé pour danser au Petit Jardin en semaine! Que les samedis, dimanches et jours de fête qui leur étaient ouverts. Le père Combet avait dû s'incliner devant la loi des gangsters.

Bien entendu l'ostracisme des malfrats ne concernait en aucun cas les ponettes, surtout les fringantes. Au contraire, plus elles étaient girondes, bien lingées, plus elles avaient droit aux roucoulades, baratin et prévenances. [...] le bal se trouvait envahi de nanas de tous bords, de toutes conditions. L'après-midi se pointaient de préférence les honnêtes

---

<sup>15</sup> Joannis-Deberne, *cit.*, p. 165.



bourgeoises mariées à la recherche d'un béguin hâtif, les sous-maîtresses de boxons, les putes libérées de leur jules (...) <sup>16</sup>.

Ce mélange de menu peuple et d'individus louches, devenu souvent explosif à cause des meurtres ou des bagarres, amplifiés par les échos journalistiques <sup>17</sup>, a fait que le bal musette s'est transformé par antonomase en lieu de rendez-vous des apaches, d'abord, des malfrats ensuite, de la pègre en général et plus tard des gangsters:

Autrefois, il y avait un bal au n° 35 qui existait depuis 1863, c'était le bal des Gravilliers ou le Grand Comptoir: c'était un bal-gargote. [...] Par contre il existe un nouveau bal des Gravilliers, Il occupe le n° 65 de la rue: il a beaucoup de caractère. [...] Ce bal nous paraît répondre assez bien au titre de bal d'apache dont on a abusé trop souvent [...] On est ici entre gens du *mitan*, terme d'argot ingénieux qui traduit par un jeu de mots, gens du milieu. [...] Cependant leur tenue est assez correcte. Il n'y a jamais de bataille ni de bagarre. Tout au plus prendrait-on rendez-vous pour une rencontre prochaine. [...] *Toute mise négligée sera refusée.* dit une pancarte à l'entrée. Ces messieurs comme ces dames sont fort bien vêtus, leurs vestons sont de bonne coupe, leurs chaussures d'un luxe souvent exagéré et leurs casquettes viennent de chez le bon faiseur. Ce n'est pas un bal débraillé. On n'y voit pas de voyous crasseux, ni de filles mal peignées, en robes fripées. [...] ce sont des «hommes», ils sont peignards, ils ne cherchent pas d'histoire; mais il ne faudrait pas qu'on leur en cherchât. [...] Ce sont les gars «affranchis», souteneurs naturellement, mais aussi bien cambrioleurs ou pis encore prêts à toutes les «combines».[...] Ils sont plus bourgeois que les pires bourgeois. [...]

---

<sup>16</sup> Auguste le Breton, *Ils ont dansé le rififi. Mémoires*, Paris, éditions du Rocher, 1991, pp. 119-120.

<sup>17</sup> Cf. «Réel ou surajouté à l'attention des gogos, le crime était partie intégrante du plaisir bien particulier fourni par le bal-musette. Et c'est ce plaisir comprenant, dans son essence même, sa probabilité de dérapage crapuleux, voire de débordement homicide, que, clé en main, pour ne pas dire le couteau à la main, Paris exportait partout... en province et plus loin encore, aux quatre coins du globe... Sur un air d'accordéon, et mieux encore, de java, vache de préférence, Paris irradiait de Paname!»; Claude Dubois, *La Bastoche. une histoire du Paris populaire et criminel* (1997), Paris, Perrin, coll. «Tempus», 2011, pp. 382-383.

L'homme est un grand gaillard mince et carré d'épaules [...] Mais une bonne grosse fille en tailleur grenat et les cheveux coupés se penche vers lui, il daigne sourire, mieux il se lève et va danser. Non, il ne danse pas, il plane. Ses pieds s'agitent suivant l'air de la java, ses épaules se dandinent, et sa casquette claire qui domine toutes les têtes semble glisser sur les flots d'une mer tranquille. Il revient s'asseoir à sa place, rien n'a été dérangé dans la correction de sa toilette, sa belle cravate verte est toujours correctement en place, Ce n'est pas n'importe qui: c'est quelqu'un qui a conscience de sa personnalité<sup>18</sup>.

Donc, d'après André Warnod – et comme nous l'avons vu avec Auguste le Breton – c'est cette catégorie, celle des vrais durs, qui ont leurs propres bals, à ne pas confondre avec les demi-sels, qui sont ceux des bagarres et des entourloupes. Toutefois, il faut faire une distinction, nous dit Warnod:

Il faut donc se garder de confondre les bals strictement auvergnats et les autres. La séparation est d'ailleurs le plus souvent très marquée, et si l'enseigne: «Bal de famille» est mise quelquefois sur des singuliers repaires, elle ne ment pas lorsqu'il s'agit d'établissements comme ceux dont nous allons parler<sup>19</sup>.

qui, après avoir présenté le quartier, nous entraîne dans un bal:

L'entrée est gratuite; mais on paie chaque danse généralement avec des jetons pris à la caisse, cela coûte quatre ou cinq sous. Au beau milieu de la valse ou de la polka la musique s'arrête, la patronne monte sur un petit tabouret pour crier: «la monnaie, passons la monnaie» et la danse ne reprend que lorsque ces opérations financières sont terminées<sup>20</sup>.

C'est ce que relève également Joannis-Deberne:

---

<sup>18</sup> Warnod, *cit.*, pp. 94-103. La rue des Gravilliers se trouve dans les Halles, près du Marais.

<sup>19</sup> Warnod, *cit.*, p. 86.

<sup>20</sup> *Ibid.*, pp. 88-89.

La danse au bal musette avait ses particularités. On achetait à la caisse des jetons spécifiques au bal et on payait les danses une par une, un peu comme on le fait encore aujourd'hui pour un tour de manège. A la demi danse, le patron du bal passait entre les couples en agitant une sacoche et en annonçant: «passons la monnaie»: les danseurs donnaient un jeton de bal et «allez, roulez, valsez jeunesse», la danse recommençait<sup>21</sup>.

André Warnod a affirmé qu'au bal des Gravilliers, il a vu que l'on dansait la java et cela «date d'avant 1914!»<sup>22</sup>.

N'oublions pas qu'au cœur de cette constellation de bals populaires, de quartiers plus ou moins mal famés, de populo et de bourgeois à la recherche de fortes émotions, de poètes et d'artistes, il y a surtout et avant tout Paris, qui deviendra bientôt Paname<sup>23</sup>, après avoir été Pantruche. Claude Dubois en remontant les époques découvre un Parouart chez Villon, puis du temps de Vidocq, en 1836, un Pantin et un Pampeluche, d'où probablement le Pantruche qui sera remplacé au début du XX<sup>e</sup> siècle par Paname. Et Paname s'en ira (et la ville avec), selon Dubois et Louis

---

<sup>21</sup> Joannis-Deberne, *cit.*, p. 73.

<sup>22</sup> Cité par Dubois, *cit.*, p. 174.

<sup>23</sup> Parmi les nombreux Paname artistiques, nous rappellerons Francis Carco qui intitule deux de ces livres ainsi, un premier, en 1922, *Panam* (sans e) qui est un recueil de poèmes en prose et puis un roman, *Paname* (1934). Et puis, il faut citer la chanson de Léo Ferré: *Paname*: «On t'a chantée sur tous les tons / Y'a plein de paroles dans tes chansons [...] T'es belle tu sais sous les lampions / Des fois quand tu pars en saison / Dans les bras d'un accordéon (...)»; Léo Ferré, *La mauvaise graine*, Librairie Générale Française, 1995, pp. 118-119.

Chevalier, dans les années 1970 après la destruction des Halles<sup>24</sup>. Dix ans encore, il est vrai, et la physionomie de Paris ne sera plus la même, du moins en profondeur.

Pour le théâtre, le spectacle pour les touristes et pour renforcer le cliché, voici la mise en scène d'un fort des Halles, en langue originale:

Notre numéro, il tenait debout. [...] Le rideau s'ouvre, des réverbère s'allument, des enseignes «bal» - la rue de Lappe, minuit, les douze coups... fond d'accordéon chialeur. [...] Maurice qui déboule [...] Il empoigne la radeuse et tous deux barrent dans une danse apache salope à souhait... il la serre, elle ploie, il la possède... «Aboule ton oseille ou je te fous des coups, tu es ma ménesse, je suis ton julot!»... Silhouette de barbeau casse-croûte avec casquette, bacchante et bénard à pattes, je jaillis! La rouflaquette en bataille je lui arrache la fille [...] <sup>25</sup>.

Du bal musette, Alexandre Breffort en recherche l'âme qui, pour lui, résiste malgré tout:

Le magicien de l'estrade débobinait ses javas. J'aime l'accordéon, sa musique sensuelle et tendre, canaille comme un coup aux reins. L'abus que les cinéastes et les auteurs réalistes ont pu faire du guinche populaire ne m'en dégoûtera pas. On a voulu en faire un endroit attrape-touriste, forcer les teintes, mettre les points sur les i du pittoresque, l'aménager en zoo pour curieux d'agences, nos Baedekers modernes n'ont pas réussi à en tirer la vraie substance. C'est une batterie qui tient la charge<sup>26</sup>.

## 2. *Java or not java*

---

<sup>24</sup> Dubois, *cit.*, pp. 60-62. Voir aussi Louis Chevalier, *L'assassinat de Paris*, Paris, Calmann-Lévy, 1977.

<sup>25</sup> Robert Lageat, *Robert des Halles*, Paris, Lattès 1980, cité par Jacques Cellard, *Anthologie de la littérature argotique, des origines à nos jours*, Paris, Mazarine, 1985, p. 410.

<sup>26</sup> Alexandre Breffort, *Mon taxi et moi*, Paris, Fleuve Noir, 1967, p. 358.

«Une java c'est un peu d'amour sur de la musique  
Une java y'a rien de plus doux de plus poétique»

Géo Koger

Ah cette java! «C'est la danse des faubourgs, qui, menée par l'accordéon, allie la souplesse instinctive à la cadence bien détachée des pas. On est porté par elle, par son rythme si spécial, si entraînant et qui paraît fort accessible...»<sup>27</sup>. Reine de la musette, reine des bals populaires, rue de Lappe, où il fallait à chaque danse donner un jeton «passons la monnaie!» et où le guinche souvent se terminait à coups de surins dans la zone, au-delà des barrières, derrière les vieilles fortifications.

C'était au tout début du siècle et les Italiens envahissaient la capitale avec ce nouvel instrument du diable, qui allait bientôt mettre au rebut la cornemuse auvergnate, et que chantera Juliette Gréco dans les jours existentialistes de Saint-Germain. Le piano du pauvre<sup>28</sup>, le piano à bretelles, le dépliant, l'orgue à bretelles, le zinzin, le soufflant, l'instrument roi du bal musette joué par de musiciens de rue, comme les a décrits Serge Gainsbourg: «Dieu que la vie est cruelle / Au musicien des ruelles / Son copain son compagnon / C'est l'accordéon // Accordez accordez

---

<sup>27</sup> Carco, *Chansons de Paris*, cit., p. 135.

<sup>28</sup> «Le piano du pauvre / Se noue autour du cou / La chanson guimauve / Toscanini s'en fout / Mais il est pas chien / Il le lui rend bien / Il est éclectique / Sonate ou java / Concerto polka / Il aim' la musique. [...] Le piano du pauvre / Dans sa boîte à bobards / S'tape un air guimauve / En s'prenant pour Mozart / S'il a l'air grognon / Et joue sans façons / Des javas perverses / C'est qu'il est pas chien / Et puis qu'il faut bien / Fair' marcher l'Commerce»; Léo Ferré, *Le piano du pauvre*, in Charles Estienne, *Léo Ferré*, Paris, Seghers, coll. «Poètes d'aujourd'hui», 1962, pp. 88-90.

accordez donc / L'aumône à l'accordé l'accordéon»<sup>29</sup> et de grands musiciens Émile Vacher, Émile Carrara, Émile Prud'homme, Tony Murena, Gus Viseur, Jo Privat, et beaucoup plus tard Marcel Azzola, André Verchuren, Aimable, Yvette Horner, feront guincher des couples par milliers et non seulement le soir du quatorze juillet, mais tous les samedis soirs quand les mauvais garçons emmènent leurs grisettes, leurs copines danser, retrouver les aminches, les potes, dans les bals populaires de Paname, eux «les nuques rasées bombaient entre le col et la casquette»<sup>30</sup>, elles «autour du cou qui sortait nu des chemisettes à pois de couleur, un mince ruban de velours noir où pendait un médaillon.»<sup>31</sup>. Plus tard les apaches se défilèrent et laissèrent la place aux prolos, en plein front populaire, les casquettes restaient, certes, bien qu'il ne s'agît plus des mêmes, les surins aussi pour l'honneur, mais la politique s'installait et les fêtes du renouveau espéré égayaient les rues et les quartiers de la capitale. C'est le temps que Jean Renoir, le cinéaste, a célébré et qui est resté dans nos mémoires. Et la java, pendant ce temps-là, se faufilait un peu partout:

C'était une danse spécifique du bal musette. Elle se répandit dans Paris vers 1930 et fut la reine de la rue de Lappe et des bords de la Marne. Après la guerre de 1940, on la dansa encore mais on ne la prenait plus au sérieux. Elle était devenue une danse gaie, mise en scène humoristique d'une légende, le marlou et sa protégée (ou plutôt sa victime), la fille de trottoir. Il y eut entre 1925 et 1940 une vogue, celle de l'univers de la

---

<sup>29</sup> Serge Gainsbourg, *L'accordéon*, in *Mon propre rôle*, Paris, Denoël, Gallimard 1987, 1991, coll. "Folio", p. 64.

<sup>30</sup> Carco, *ibid.* pp. 112-113.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 113.

prostitution. [...] Le rapport homme-femme du couple marlou-fille est représenté de façon claire par la java: petits pas à trois temps, non pas tournés mais dandinés dans le style «rouleur de mécanique», les mains dans les poches ou le bras droit de la femme tordu derrière son dos, affirmant ainsi sa domination par l'homme. Le tout signé par le fin du fin de l'élégance marlou: la casquette sur la tête et la cigarette au bec<sup>32</sup>.

Le mot *java* semble apparaître dans les dictionnaires argotiques vers 1901 d'après Emile Chautard. Pour le *Larousse de l'Argot*, la java est soit une «partie de plaisir, débauche: ensemble on s'offrira du bon temps. [...] Être en java, partir en java, s'offrir une partie de plaisir.»; soit une «Correction infligée à quelqu'un» [...] *Java des baffes*: passage à tabac.»; soit une «Évasion mouvementée»<sup>33</sup>. Pour le *Dictionnaire culturel*, le mot est introduit dans les dictionnaires en 1922, venant de l'argot *faire la java* «danser en remuant les épaules»<sup>34</sup>, mais il récuse absolument son origine de l'Ile de Java ou l'auvergnate de «ça va en cha va, java». Précisant que «Le mot s'est répandu dans l'usage populaire avec le sens d'«astuce, manœuvre» (1935), *connaître la java*, connaître la musique, sorti d'usage.»<sup>35</sup>. Le *Culturel* y verrait plutôt un rapport avec le verbe aller.

---

<sup>32</sup> Joannis-Deberne, *cit.*, p. 144.

<sup>33</sup> Jean-Paul Colin, Jean-Pierre Mével, Christian Leclère, *Dictionnaire de l'argot*, Paris, Larousse, 1990, p. 345.

<sup>34</sup> *Le Dictionnaire Culturel* (sous la direction d'Alain Rey et Danièle Morvan), Paris, Le Robert, 2005, p. 2164.

<sup>35</sup> *Ibid.*

Claude Dubois cite le musicien Louis Péguri et son «goût prononcé [...] pour le mythe»<sup>36</sup> quand celui-ci affirme que:

Le patron du Rat mort à Pigalle que Péguri ne cite pas, avait remarqué que la clientèle féminine prisait fort la mazurka *Rosina*, que les habitués valsaient à petits pas entrecoupés. Aussi dès que les ardeurs faiblissaient le taulier réclamait *Rosina* à l'orchestre et, accent de là-bas à l'appui, demandait: «Alors cha va? cha va?». Et un beau matin, Paris apprit qu'une nouvelle danse était née, une «danse qui tenait de la valse mais avec un pas plus crapuleux, plus canaille. – Cha va! Cha va!... Ainsi naquit d'une déformation du parler auvergnat le fameux pas de java.»<sup>37</sup>.

D'ailleurs, il existe une java pour cette propension à l'origine auvergnate: «[...] Ça se danse en cadence / On se penche se balance / On se frotte même un peu la panse / Et l'on pense oui ça va // On gambille / En famille / Quand les filles sont gentilles, / Ça excite un peu le galapiat / C'est l'auvergna-va-java (...)»<sup>38</sup>.

Dubois, qui ne croit guère à cette «étymologie», cite Pierre Mac Orlan qui fait plutôt dériver le nom de la danse au parler javanais<sup>39</sup>, qui existe, bien sûr, et depuis fort longtemps mais qui, à part la même racine et les endroits où on le pratique, n'a guère de rapport avec la danse. Voici la définition que nous donne Alfred Delvau du javanais:

---

<sup>36</sup> Dubois, *cit.*, p. 173.

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> *L'auvergna-va-java*, (s.d. mais probablement dans les années 1920-1930), paroles et musique de Charlys (s.d). Nous ne savons pas grand-chose de cet auteur-compositeur sinon que Charlys est né en 1896 et est mort en 1955.

<sup>39</sup> *Ibid.*



s.m. Langue de convention parlée dans le monde des coulisses et des filles, qui consiste à ajouter après chaque syllabe *va* ou *av*, *ad libitum*, de façon à rendre le mot prononcé inintelligible pour les profanes.

Les voleurs ont aussi leur javanais, qui consiste à donner des terminaisons en *ar* et en *oc*, en *al* ou en *em*, de façon à défigurer les mots, soit français, soit d'argot, en les agrandissant.

Quant aux bouchers, étaliers ou patrons, leur javanais consiste à remplacer toutes les premières lettres consonnes d'un mot par un *L* et à reporter la première consonne à la fin du mot, auquel on coud une syllabe javanaise. Ainsi, pour dire *Papier* ils diront *Lapiepem*, ou *Lapiepoc*.

Pour les mots qui commencent par une voyelle, on les fait précéder et suivre par un *L*, sans oublier de coudre à la fin une syllabe javanaise quelconque. Par exemple *avis* se dit *Laviloc* ou mieux *Lavilour*. Quelquefois aussi ils varient pour mieux dérouter les curieux; ils disent *nabadutac* pour *tabac*, - quand ils ne disent pas, *néfoin du tré* pour tréfoin<sup>40</sup> en employant les syllabes explétives *na* et *né* qui sont du pur javanais, comme *av* et *va*<sup>41</sup>.

Claude Dubois tranche la question en écrivant que:

[...] personne n'est en mesure de dire pourquoi la java s'appelle java. Il y a quelques années, à Chamonix, un musicien d'origine rom avait une clé: dans une langue rom, *dchjava* est l'impératif d'un verbe signifiant aller. Donc «java» serait la transposition de *dchjava*, à savoir «vas-y». Pourquoi pas, d'autant que, dans *Ils ont dansé le rifici - Mémoires*, Auguste le Breton l'affirme: jadis avec les Espagnols, les gitans étaient «les plus fins gambilleurs de la capitale»<sup>42</sup>.

Toujours dans cette perspective de recherche descriptive de cette danse, Emile

Chautard parlant du Mocobo (le quartier Maubert) raconte que les apaches:

---

<sup>40</sup> Tabac (mais également argent) en vieil argot.

<sup>41</sup> Alfred Delvau, *Dictionnaire de la langue verte (Argots parisiens comparés)*, Paris, Dentu, 1866, p. 261.

<sup>42</sup> *Ibid.*, pp. 173-174.

[...] coiffés de la casquette et parés de la blouse bleue à petits plis, avec poches sur le devant fermées de boutons de nacre ... foulard bleu ou rouge noué sur le cou [...] envahissaient ainsi vêtus le bal notable du «Vieux Chêne», installé au fond d'un couloir étroit et sombre de l'immeuble portant le numéro 69 de la même voie que ci-dessus, et dans lequel les couples se livraient à «la Chaloupeuse», danse dont la «java» de nos jours n'est que la réminiscence<sup>43</sup>.

Toutefois Claude Dubois, encore lui, citant Carco, remet les choses à leur place:

«On put croire qu'au déhanchement canaille de la valse chaloupée, par exemple, chacun s'adapterait...; mais conclut Carco, la java n'est pas la chaloupée.»<sup>44</sup>.

Selon le *Larousse mensuel*, «revue encyclopédique universelle de juin 1927», n° 244, toujours cité par Claude Dubois, la java est «la seule [danse] d'origine française [...] Sa mesure est en trois temps [vitesse métronomique: battement à la noire = 184]; le rythme est analogue à celui de l'antique mazurka, et son pas celui de la valse, mais plus allongé, sans atteindre toutefois les dimensions du pas de boston.»<sup>45</sup>.

C'est aussi ce que suggère Henri Joannis-Deberne: «La java est née à Paris et non importée comme la plupart des danses de l'époque. On peut supposer que c'est une forme dérivée de la mazurka. En effet, elle a un rythme et une accentuation des temps quelque peu similaire.»<sup>46</sup>.

---

<sup>43</sup> Emile Chautard, *Goualantes de La Villette et d'ailleurs*, Paris, Marcel Seheur éditeur, 1929, pp. 122-123.

<sup>44</sup> Dubois, *cit.*, p. 214.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 584.

<sup>46</sup> Joannis-Deberne, *cit.*, pp. 144-145.

Enfin, que la java soit le bal exclusif des malfrats ou non, ou que populo, ouvriers et cousettes, se mêlent aux filles et aux macs, peu importe, qu'il s'agisse d'une danse «malhonnête» où le mâle domine sur la femme, cela ne nous intéresse pas, ce qui nous paraît intéressant, ce sont les textes écrits sur cette musique séduisante et aguichante. Dans les mots, nous retrouvons tout un monde, aujourd'hui disparu, encore présent dans les films en noir et blanc, dans certains romans, dans les photos de Brassai et des photographes humanistes, et ce qui, d'une certaine manière, a fait la réputation de Paris, Paris la nuit et ses bals où se mêlent java, valse, valse musette, mazurka et polka, cet ensemble de danses qui forment un tout, le bal musette:

Il y avait aussi un style de danse musette. Il était ouvertement sensuel et physique. On dansait serrés, collés l'un contre l'autre, les couples évoluaient mais faisaient peu de figures. C'était du sérieux. On ne parlait pas en dansant la musette. «Y avait d'la promesse sous l'corsage et du consentement dans l'secteur» chantait Germaine Montero en 1954. La valse musette, au rythme rapide, se dansait en couple très serré à tous petits pas, les pieds imbriqués les uns dans les autres<sup>47</sup>.

Nous terminerons avec une citation d'Auguste Le Breton qui, en quelques lignes, résume le tout:

Nénesses, marlous, catins, barbeaux, indics, escarpes, midinettes, jeunes ouvriers, tout un monde grouillant venait se bercer des rengaines populaires et valser à l'envers. [...]

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 142. La chanson que chantait Germaine Montero, dont sont tirés les deux vers, est *Au pont de Charenton* et le texte est du poète André Hardellet, la musique est de Christiane Verger. Cf. André Hardellet, *Œuvres complètes I*, Paris, L'Arpenteur, 1990, p. 35.

Un petit trottin sans penser à mal  
Dansait la java tous les soirs au bal  
Après le boulo-o-o-ot.  
Son regard charmeur, ses yeux innocents  
Excitaient souvent le soir en dansant  
Plus d'un costaud-au-au-aud<sup>48</sup>.

### 3. «*Atmosphère, atmosphère...*»

«*La java c'est mieux que le swinge et que l'bouguy*»,  
*Le bal des casquettes*<sup>49</sup>

La java dure ce qu'elle dure, quelques minutes, sur un rythme endiablé, l'accordéon se déchaîne, il semble s'envoler, parfois on a la sensation d'un air qu'on connaît déjà, comme chante Édith Piaf dans *La java à cézigue*: «On vous corne dans les oreilles / Que les jvas sont toutes pareilles, / Et ben ceux qui disent ça / C'est qu'ils connaissent pas / Cézigue et sa java. Hop!»<sup>50</sup>. Cette dernière, du moins, «ça fiche le frisson», et nous remarquerons que le substantif émotionnel est au singulier, ce qui donne encore plus de vigueur à la sensation éprouvée.

---

<sup>48</sup> Le Breton, *cit.*, pp. 88-89, le couplet, cité par l'écrivain, est celui de la chanson *Musette-java* de R. Fleuron et Alcib Mario, chantée en 1932 par Berthe Sylva.

<sup>49</sup> *Le bal des casquettes*, paroles de G. Bonnet, musique de A. Astor, interprétée par Luc Barney.

<sup>50</sup> *La java de cézigue* (1936), paroles de René-Paul Groffe, musique de Jean Eblinger, interprétée par Edith Piaf.

Et puis java signifie bonheur, du moins englobe les mots du bonheur, les «serments remplis d'amour»<sup>51</sup>, «la chaleur de ton corps»<sup>52</sup>, c'est une java spéciale (elles sont toutes spéciales), celle-ci est bleue, c'est «celle qui ensorcelle»<sup>53</sup> «Et que l'on danse les yeux dans les yeux / Au rythme joyeux / Quand les corps se confondent / Comme elle au monde / Il n'y en pas deux»<sup>54</sup>.

Géo Koger, admirablement, à l'aide de mots simples décrit exactement ce qu'il se passe sur la piste, au moment où le couple danse.

La java est comme le parler parisien «langage, gavroche, grivois, certifié caniveau de Paname, allusif, tout en catimini [...] le parler titi de la rue c'était ça, la rapidité dans l'évocation, le crobard. Et ce désir de faire partager sa bonne humeur à ceux à qui l'on s'adresse.»<sup>55</sup>.

Sur le rythme à trois temps, un-deux-trois, à petits pas en sautillant, remuant les épaules, les danseurs s'avancent, tournoient: «Tu es ma gonzesse / Je suis ton julot»<sup>56</sup>. On dit que la java est une danse machiste, celle de la possession du

---

<sup>51</sup> *La java bleue* (1938), paroles de Géo Koger et Noël Renard, musique de Vincent Scotto, interprétée par Fréhel, et plus récemment par Monique Morelli, Georgette Plana, Patrick Bruel et Jean-Jacques Debout. À remarquer, qu'il ne s'agit pas d'une java pure, mais plutôt d'une valse java.

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> Dubois, *cit.*, p. 516.

<sup>56</sup> *La java*, paroles de Mistinguett, musique de Georges Krier, interprétée par Mistinguett, Arletty et plus récemment par Renaud; cette chanson que nous pourrions définir comme l'Ur-java a connu de nombreux interprètes. En réalité, il existerait une java plus ancienne *La danse java* (moins connue certes, interprétée par Georgel, datant de 1919, sur des paroles de Redor & J. Bertet et une musique

souteneur sur la fille, c'est vrai, les mains tenues fermement sur le bas du dos de la danseuse semblent vouloir bien dire qu'il s'agit de propriété privée, même l'autre position, le bras en arrière de la femme tenu par l'homme, et de la femme qui tient celui de l'homme derrière son dos, sous-entend une appartenance bien définie. C'est une danse absolument érotique (en général, les danses le sont), mais ici le contact est fondamental, le couple est soudé, à jamais, à la vie. Curieusement vers la même époque une autre danse machiste fait son entrée fracassante en France, après avoir été boudée par l'aristocratie argentine, étant considérée une danse vulgaire présente dans les bas-fonds de Montevideo et de Buenos Aires: le tango. Le tango, nous dit Saul Yurkievich, citant Enrique Santos Discépolo qui l'a défini ainsi, est «une pensée triste qui se danse»<sup>57</sup>. Différemment de la java qui est une danse pleine de vie et que nous pourrions définir, à notre tour: une joie qui gambille, joie éphémère toutefois, il faut bien le reconnaître. Nous préférons néanmoins la définition qu'en a donné Géo Koger: «Une java c'est un peu d'amour sur de la musique»<sup>58</sup>.

Le revers de la médaille, pour le reste, à part bien évidemment la différence des rythmes, est que ces deux danses proviennent d'un environnement identique, on ne parle pas, on danse, et la position de l'homme sur la femme est la même, dominante.

---

de Vincent Scotto) d'où nous citerons: «Le soir au bal musette / glissant à petits pas [...] la serrant dans tes bras la p'tite Nénette / en dansant la java (...)».

<sup>57</sup> *Les Poètes du tango* (éds. Henri Deluy et Saul Yurkievich), Paris, Gallimard, coll. «Poésie», 2006, p. 9.

<sup>58</sup> *Une java*, paroles de Géo Koger, musique de Georges Sellers, créée pour l'opérette *Au soleil de Marseille* avec les arrangements de Raymond Legrand et interprétée par Albert Préjean.

Là bas, il s'agissait de prostituées et de maquereaux, ici c'est la même chose. Et la langue que l'on entend est semblable, avec des tonalités diverses, bien entendu, car il s'agit d'une langue populaire, argotique, une langue du quotidien qui dit bien ce qu'elle veut dire, même quand elle se métaphorise.

Le tango, cependant, a résisté, on le danse encore aujourd'hui, alors que la java, une fois éteints les lampions du quatorze juillet et des derniers bals populaires retardataires, a disparu. Même en province, les fêtes de village se font au son techno ou exotico-tubes de l'été, c'est presque une séparation des corps, sauf le moment rétro pour pépé et mémé où l'accordéoniste réapparaît le temps d'une valse ou d'un tango. Mais cela dure très peu, on évite de se toucher. La danse suit les mouvements (sic) de costume de cette société, de plus en plus, individualiste: on s'enferme devant son ordinateur, on ne communique que par téléphone, on regarde notre prochain sur l'écran. Il y a dans notre société un écart qui s'est creusé entre les êtres qui n'existait pas auparavant.

La java a donc en commun avec le tango et aussi le jazz<sup>59</sup> d'être née ou du moins d'avoir des accointances avec le monde de la prostitution, d'où certainement, à leur venue éblouissante, le scandale pour ces trois genres musicaux. Claude Nougaro chante que «jazz et java copain ça doit pouvoir se faire»<sup>60</sup>, et c'est certainement dans

---

<sup>59</sup> «Issu comme le jazz du bordel, son «lieu naturel» revendique sans ambages le poète argentin Horacio Salas qui en est aussi l'historien»; Dubois, *cit.*, p. 279.

<sup>60</sup> *Le jazz et la java* (1962), in Claude Nougaro, *Danse sur moi*, Paris, L'Archipel, 2009, p. 115; la musique est de Jacques Datin, et la chanson est interprétée par Claude Nougaro.

les rues nocturnes et dans les salles de bal enfumées que les deux, trois avec le tango, se développent.

L'amour mercenaire revient souvent dans les textes de la java, même quand ceux-ci deviennent ironiques, comiques, la figure du souteneur, le Jules, Julot ou Dudule, est omniprésente, voire caricaturale, comme un croquis (un crobard) ébauché par un dessinateur humoristique: rouflaquettes, bout de mégot au bec et foulard autour du cou et sa ménesse, nénesse, auprès de lui, pendue à son bras et ses lèvres.

Un autre aspect qui revient souvent, jusqu'à créer ironiquement une *java mondaine* est la présence de la bourgeoisie dans ces lieux mal famés où l'on guinche la java. À ce monde de riches on oppose la simplicité: «Leur faut des liquettes en soie, / des perlouses ma chère / Ils mangent comme des rois / Sans y mettre les doigts / Leurs moules marinières»<sup>61</sup>, contre: «Pour être heureux / pas besoin d'argent / Pour dix ronds nous à deux / On fait la fête / Bien enlacés et si gentiment / Pour danser on s'en va au bal musette [...]»<sup>62</sup>, et «Si des fois il arrive qu'on s'monte la tête / L'soir on en rit en se murmurant / Prends ma bouche / Ah donne-moi tes mirettes.»<sup>63</sup>. Mais ce monde de riches, ces «[...] gens du gratin / ils ont pas de principes / dès que les purotins / ont quelque chose de bien / Y faut qu'ils leur chipent [...]»<sup>64</sup> et voilà

---

<sup>61</sup> *La java de Doudoune* (1928), paroles de Mistinguett, musique de José Padilla, interprétée par Mistinguett et Jean Gabin.

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> *La java, cit.*



l'explication socio-javanaise du pourquoi les bourgeois fréquentent les bals musette, côtoient le populo, parce qu'ils aiment, avant tout, cette danse sensuelle, voire érotique, et s'en approprient tout naturellement. Lui la main dans la poche, le mégot au coin des lèvres, elle les bras autour du cou de son homme, ils dansent «[...] la vraie de vraie / Celle que l'on guinchait / Avant la guerre / Au bal de la Glacière / Les javas d'aujourd'hui / C'est plus élégant / C'est tout rempli d'chichis / [...] // Regardez-ça madame / Comme est bath cette java-là / On la danse à petits pas / une deux trois, comme ça.»<sup>65</sup>.

Il y a toujours un avant, toujours plus beau, toujours meilleur, comme un éden perdu, une époque où les choses n'étaient pas comme aujourd'hui, un âge d'or, même pour la java. Durant la seconde guerre mondiale, dans une France occupée, on avait interdit les bals et c'était aussi l'époque des restrictions. C'est ce dont parle *La java 43*, chantée par Andrex<sup>66</sup> qui ironise sur la vie dure que doit affronter les malfrats: «C'est la java 43 / Celle qu'on ne danse pas / mais qu'on siffle en cadence / Les nénettes et les nanas / S'baladent en s'melles de bois / Mais gardent leur élégance / Les Prosper et les Julot / Le soir au p'tit bistrot / Disputent avec violence / Leur dernier paquet d'tabac / C'est la java 43.»<sup>67</sup>.

---

<sup>65</sup> *La vraie de vraie* (1929), paroles d'André Decaye & Emile Deloïre, interprétée par Fréhel.

<sup>66</sup> De son vrai nom André Jaubert, il fait ses débuts au café conc' où il imite Chevalier, puis il choisit les personnages des mauvais garçons, des marlous et devient célèbre avec *Bébert*. Cf. Chantal Brunschwig, Louis-Jean Calvet, Jean-Claude Klein, *Cent ans de chanson française*, Paris, Seuil, 1981, p. 21.

<sup>67</sup> *La java 43*, paroles René Langrand & Léon Agel, musique d'Armand Schmilowitz.

Dans cette récolte, ce florilège de javas, au gré des souvenirs et de ce qu'il reste de vieux disques, nous pouvons en suivant aussi le temps de l'histoire désigner plusieurs types de textes: l'un absolument dans l'air du temps, les années 1920-1930: marlous, gigolettes. Ce sont les javas du plaisir, de la domination du mâle sur la fille, mais fondamentalement, il s'agit d'un moment de répit et de joie, on danse parce que l'on aime ça. Le réalisme des vers cherche à décrire une atmosphère, un milieu, un moment allègre que l'on passe au guinche. Nous l'appellerons la «java cliché ou des aminches». Les *aminches*, les plus chanceux, après une honorable carrière se retirent des affaires, et vont mener une vie exemplaire fréquentant monsieur le curé, le député du coin et d'autres notables. L'*aminche*, quand il ne meurt pas d'un coup de surin dans sa jeunesse ou ne moisit pas dans une prison, a de fortes chances de devenir un notable, un monsieur comme il faut: «[...] c'est plus nos oignons / On s'est r'tirés des affaires / tranquilles et on est parti / Planter nos choux et nos radis / Dans un coin de banlieue pépère / C'est nous qu'on est les repentis.»<sup>68</sup>.

Renaud, l'un des grands chanteurs (et auteur) d'aujourd'hui, reprend les clichés, les modernise, les déplace en banlieue parisienne et nous offre une java, malgré l'absence de joie, pleine d'humour: «[...] lorsque jouait l'accordéon, / On voyait tourner sa casquette / Il buta son premier larron / Alors qu'il n'avait pas vingt ans

---

<sup>68</sup> *La java des repentis* (1959), paroles d'André Maheux, musique de Gabriel Calvi, interprétée par Patachou et Robert Ripa.

[...] Écoutez-là, ma java sans joie, / C'est la java d'un p'tit gars, / Écoutez-la, ma java sans joie, / La java d'un p'tit gars qu'était sans foi ni loi (...)»<sup>69</sup>.

Le temps inexorablement passe, et ce qui vient après, toutefois, n'est pas toujours reluisant, du moins au gré des amants de la java, un autre cliché omniprésent est la venue des nouvelles danses qui envahissent les musettes bientôt appelés dancings: jazz, tango. Pendant une certaine période, la java résiste, car elle a le vent en poupe: «[...] Qu'est-ce qui dégotte / Le fox trotte et même le chimi / Les pas angliches / La scottish / Et tout ce qui s'en suit / C'est la java / La vieille mazurka / Du vieux Sébasta (...)»<sup>70</sup> mais voilà qu'«[...] On lance des pas nouveaux / Des biguin's, des rumbas, des fox et des tangos (...)»<sup>71</sup>, et ce qui doit arriver, arrive: «[...] Chaque jour un peu plus y a le jazz qui s'installe / Alors la rage au cœur la java s'fait la malle / Ses p'tites fesses en bataille sous sa jupe fendue / Elle écrase sa gauloise et s'en va dans la rue (...)»<sup>72</sup>. Hélas, le temps dévoreur efface tout et il ne reste que la tristesse d'un monde qui disparaît comme dans ces photos que l'on regarde une larme à l'œil du présent, celles de Doisneau ou de Brassai: «[...] allez viens c'est la nôtre / C'est la dernière des javas / Elle tire sa révérence / C'est sa dernière danse / Il n' y

---

<sup>69</sup> *La java sans joie* (1974), Renaud, *Mistral gagnant*, Paris, Seuil, 1986, p. 18; musique de Renaud Séchan, interprétée par Renaud dans l'album *Amoureux de Paname*.

<sup>70</sup> *La java*, *cit.*

<sup>71</sup> *Une java* (1936), paroles de Géo Koger, musique de Georges Sellers.

<sup>72</sup> Nougaro, *cit.*, p. 114.

aura plus de java / Car ça fait vraiment de la peine / De voir s'en aller une reine /  
Allez tu viens n'hésite pas / C'est la dernière des javas.»<sup>73</sup>.

De ce groupe d'images d'Épinal, nous pouvons distinguer un nouveau groupe, plus tardif, des années 1930 au début 1940, «la java tristounette» où le poème de la java est prétexte pour raconter une vie, quelque chose de plus profond, une histoire d'amour comme dans celle-ci écrite par Raymond Asso, une existence souvent pénible: «C'est un air de java, un air de rien du tout / On ne l'entend jamais dans les p'tits bals musettes. / La musique en est pas compliquée pour un sou [...] Ma java! Ma java! / C'est la java du bonheur du monde [...] Un air plein de gaieté qui sent bon le dimanche / Un air qui veut partir, s'envoler n'importe où / Qui s'accroche à des branches / Et qui revient vers nous (...)»<sup>74</sup> ou des javas mélancoliques: «C'est un air qu'on dirait las de tout, éccœuré / Ça fait pleurer // C'est la java / De celui qui s'en va / Sans regarder en arrière / Seul dans la nuit»<sup>75</sup>, car «Tous les souvenirs / Semblent ce soir d'un air mauvais / Vers lui revenir.»<sup>76</sup>. *La java en mineur* a aussi un côté dramatique: «Un doux refrain mélancolique / Qui rabâché par un vieil accordéon /

---

<sup>73</sup> *La dernière des javas* (1960), paroles de Ralph Bernet, musique de Joël Holmès, interprétée par Rosalie Dubois.

<sup>74</sup> *La java du bonheur du monde* (1940), in Raymond Asso, *Chansons sans musique*, Paris, Salabert, 1946, pp. 107-108. La musique est de Marguerite Monnot, et elle est interprétée par Lucienne Delyle.

<sup>75</sup> (*La java de) celui qui s'en va* (1936), paroles de Charles Kiesgen, musique de Tiarko Richepin, interprétée par Damia et plus récemment par Patrick Bruel.

<sup>76</sup> *Ibid.*

Vous fait passer les frissons // C'est une java en mineur / Dont la mélodie mort le cœur / Les couples sans bruit / Traînant leur ennui / Tournent lentement sans la nuit / Elle vous flanque le cafard (...)»<sup>77</sup>; c'est ce cafard qui poussera le malfrat Julot dans les bras de la justice pour un cambriolage qui s'est mal passé, mais cependant c'est la même musique qui fait que Julot [...] s'esbigne en douceur / Au son d'la java en mineur.»<sup>78</sup>, fuite ou mort? la chanson ne le dit pas. C'est aussi une vie misérable marquée par une tristesse profonde que la musique dilue à peine et la voix de Berthe Sylva, au contraire, accentue: «[...] C'est la java des ombres / La java des nuits sombres / L'air indécis / elles vont seules dans la nuit / Très tristement sous la pluie / la neige et le vent / Pauvres poupées errantes / La foule indifférente / (...)»<sup>79</sup>.

Nous mettrons aussi cette java existentielle, créée par Allain Leprest, sur une musique de Richard Galliano: «Comment tu vas? / Ja va, pas très bien / Mais des fois quand ça r'vient / Saravah [...] Comme dit Privat<sup>80</sup> / Vous chargez la musette / Et en une heure vous êtes à Java (...)»<sup>81</sup>.

---

<sup>77</sup> *La java en mineur* (1938), paroles de Raymond Asso & Marcel Delmas, musique de Léo Poll, interprétée par Édith Piaf et Marie Dubas.

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> *La java des ombres* (1930), paroles de Francis Camus, musique de Gabriel Yared, interprétée par Berthe Sylva.

<sup>80</sup> Jo Privat, célèbre accordéoniste parisien.

<sup>81</sup> *La java saravah* (1992), paroles d'Allain Leprest, musique de Richard Galliano, interprétée par Allain Leprest.

Il y a aussi celle de l'orphelin: «Lorsque j'ai ouvert les mirettes / Près du quartier de la Roquette / Y d'vait y avoir une sacrée fête / Car j'en ai encore plein la tête / Le refrain d'un accordéon s'est glissé sous mon édredon / Les fées se sont penchées sur moi / Et elles m'ont vacciné à la java. // J'suis un enfant du bal musette / Un orphelin de la java / Un vagabond de la chansonnette / Du p'tit vin blanc et du lilas / J'ai enlacé sous les tonnelles / Les filles qui étaient faites pour l'amour / Et j'ai sifflé les ritournelles / Qui ont bercé mes plus beaux jours (...)»<sup>82</sup>.

Nous avons dans ce texte absolument toute la panoplie du parfait javaphile: la chansonnette, les tonnelles, le vin blanc, le lilas et l'amour. Ce sont aussi d'une certaine façon les mots de la java d'amour, de notre «java du béguin» que nous allons voir plus dans le détail.

Ce troisième type que nous avons défini la «java des béguins» raconte souvent d'un amour qui n'a qu'un temps, le temps des promesses, qui dure éternellement («[...] mais toujours / c'est bien court / le temps d'une java (...)»<sup>83</sup>), bien sûr, dans la mémoire et dans les cœurs, mais qui ne dépasse pas le temps d'un bal. Comme ici: «Au clair de lune / Quand on danse une java / Dans une guinguette embaumant les lilas / Plus d'un plus d'une / Avec les premiers bourgeons / Sent frémir son cœur

---

<sup>82</sup> *L'orphelin de la java*, paroles et musique de Nathan Korb (Francis Lemarque), interprétée par Francis Lemarque.

<sup>83</sup> *C'est avec des javas* (195?), paroles et musique de Claude Rehaut, interprétée par Claude Rehaut.

comme un accordéon»<sup>84</sup> car de toute façon, *galeotta fu la java*: «Chacun sait très bien comment ça finira / Au clair de lune / Quand on danse une java.»<sup>85</sup>. Amour toujours: «[...] sous la tonnelle / Mets ta robe à falbalas / Pose donc là ta dentelle / Et viens danser la java.»<sup>86</sup>, mais bien sagement, voire trop sagement, une fois que Gino «a demandé / Si elle voulait l'épouser»<sup>87</sup>, et une fois mariés, on arrête de danser car «Moi j'ai repris ma dentelle / La java, c'est plus pour moi.»<sup>88</sup>.

Car la java rend le quotidien digne de l'amour fou: «Ah la la la la Ah la la la la ah la lala la belle étoile / Quand l'soleil ami / Quand le soleil a mis / Quand le soleil a mis les voiles // Tu viens tout d'un coup / Te pendre à mon cou / Et tant pis pour la morale / Tu te mets à m'embrasser / Aux yeux du monde entier / Qui habite le quartier // Ah la la la la ah la la la la je me vois dans tes mirettes / Et quand on se voit / Il y a de la joie / Nos deux cœurs font la causette / Tu es contre moi / Je suis contre toi / Et ça fait des étincelles / Ah la la la la la belle étoile / On a du sentiment / Et ça c'est épatant.»<sup>89</sup>. Plus dramatique cette dernière java: «Une java dans tes bras / là tout contre toi / Encore un tour / mon amour / dansons jusqu'au jour / Puisqu'il faut nous

---

<sup>84</sup> *La java du clair de lune* (s.d.), paroles d'Henri Bataille, musique de Marguerite Monnod, interprétée par Suzy Solidor.

<sup>85</sup> *Ibid.*

<sup>86</sup> *Java, dentelles et falbalas* (1972), paroles de Françoise They (Marie Laforêt), musique de Carmen Coppola; interprétée par Marie Laforêt.

<sup>87</sup> *Ibid.*

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> *Ah la la la java* (1957), paroles d'Eddy Marnay, musique de Philippe-Gérard, interprétée par Germaine Montero.

séparer / Le cœur déchiré / Je veux bercer ma douleur / Au rythme enjôleur / Serrons-nous fort plus encore / Unissons nos corps / Ah soyons fous grisons-nous / Pour oublier tout // Demain je serai sans toi / mais ce soir prends-moi / pour une dernière fois / dans une java (...)»<sup>90</sup>.

Amour et musique unis à jamais, c'est une danse qui ne se danse pas sur la pointe des pieds, nous dit l'auteur, Christian Jollet, mais sur la pointe du cœur: «La java des gens qui s'aiment / Est peinte en bleu / Elle sait faire un poème / D'un simple aveu // Et ses flonflons voulant rester pas compliqués / Pour tourner rond / Viennent se griser / A leurs baisers // [...] La java des gens qui s'aiment / Est quelquefois débraillée / Un peu bohème / Pourtant tu vois / Elle se danse / Sur la pointe du cœur.»<sup>91</sup>.

La java, rien que la java, semble dire la protagoniste de celle-ci: «Y veut d'la java à gogo / Pour lui la java c'est costaud / Il ne connaît qu'ça mon p'tit gars / Pour lui la java c'est comme ça // L'Italie au clair de lune / Et Venise et ses lagunes / Il s'en fout / Il n'envie pas la fortune / Y bougerait pas pour une thune / Il s'en fout [...]»<sup>92</sup>. C'est donc cette java prodige, philtre d'amour de toute éternité, qui rend le couple heureux: «En dansant comme ça / Une petite java / Je crois qu'on s'aimera

---

<sup>90</sup> *La dernière java* (1926), paroles et musique de Jean Lenoir, interprétée par Mistinguett, Germaine Lix et Georgette Plana.

<sup>91</sup> *La java des gens qui s'aiment* (1962), paroles de Christian Jollet, musique de Francis Baxter, interprétée par Jean-Paul Maric.

<sup>92</sup> *Y veut d'la java* (1959), paroles de Pierre Delanoë & Pierre Havet, musique de José Cana, interprétée par Colette Renard.



encore mieux [...] Si je veux vraiment lui plaire / J'ai pas de soucis à me faire / y veut que ça [...]»<sup>93</sup>; aussi notre protagoniste conclut-elle, rêveuse: «J'voudrais de la java toute la vie»<sup>94</sup>.

Car quand elle te tient, la java d'amour est la plus possessive: «C'est la java d'amour / Quand le désir nous frôle / Elle roule des épaules / Car elle s'en balance // C'est la java d'amour / Qui s'en va corps à corps / À qui sera le plus fort / L'amour ou bien la danse, // Serre-moi bien à me faire mal / Quand tu me tiens j'oublie le bal // J'ai du rêve sur les bras / à cause de cette java (...)»<sup>95</sup>.

Quand l'amour rentre le soir chez soi et retrouve l'autre, alors c'est sur un air de java qu'il ou elle pénètre à petits pas: «On entend d'abord le bruit de ses pas / Le bruit de son doigt qui frappe à la porte / Un trou de soleil de joie vous emporte / On court au devant car on ne sait pas.»<sup>96</sup>. Ce sont les pas de Paul Valéry sur un air de java, femme ou création, qu'importe, puisque le soleil de la joie est au rendez-vous.

Et il faut savoir remercier, la dame remercie son homme, comme dans cette java en duo interprétée par Patachou et Jess Hahn dans une opérette écrite par Alexandre

---

<sup>93</sup> *Ibid.*

<sup>94</sup> *Ibid.*

<sup>95</sup> *La java d'amour* (1957), paroles de Claude (?) Robin, musique de Charles Dumont, interprétée par Georgette Plana.

<sup>96</sup> *Retour en java* (1972), paroles de Jean Dréjac, musique de Michel Legrand, interprétée par Michel Legrand.

Breffort: «[...] C'est tous les jours ma fête / J'aurai tort de faire la tête / C'est tous les jours ma fête, / grâce à toi [...]»<sup>97</sup>.

La «java des béguins» ne pouvait qu'être sentimentale: «Les affamés de guinguette / Vont se réunir / Avec leurs jolies gisquettes / Dans l'il' du plaisir / Pour gambiller / Pour gambiller la / Pour gambiller la java / La java qui va / La java qui va / Qui va bien entre deux bras.»<sup>98</sup>.

Un autre type de texte que nous trouvons est celui que nous pourrions définir celui de «la java rigolote». On la trouve surtout dans les années 1950. C'est le rire gras, l'humour bien français qui arrive partout. Il faut rappeler que la java est synonyme de joie et que le rire, nous l'avons déjà dit, est intrinsèque à la danse, mais ici dans cette bonne humeur généralisée, les mots d'esprit sont placés les uns derrière les autres pour que l'on rie à gorge déployée, comme par exemple avec la drôlerie de *Vache de java*: «Tous les soirs avec Mado / Il faisait son numéro / Et dansait sur la piste / La java pour les touristes / Tous les soirs le même boulot, / Sa casquette et son foulard / Ça lui foutait le cafard / Mais pour jouer les apaches / Ce qu'il faut c'est un air vache / Alors là fallait le voir // Et v'lan! tiens ça t'apprendra / J'aime bien rigoler mais pas avec toi / Et v'lan! faut pas m'énerver / faut pas m'agacer ou j'vais cogner /

---

<sup>97</sup> *Java comme ça* (1960), paroles d'Alexandre Breffort & Laurivet, musique de J. P. Mottier; de l'Opérette *Impasse de la fidélité*, interprétée par Patachou et Jess Hahn avec Mario Bua et son ensemble.

<sup>98</sup> *La java sentimentale* (1963), paroles de Pierre Massenhove, musique d'Etienne Lorin, interprétée par Jack Gauthier.

Et v'lan! est qu'y'a un homme qui veut la ram'ner / Je suis prêt à causer / Qui c'est qu' ti qui fait la loi ici? / qui c'est qu'ti si c'est pas moi? / eh gy! vache de java!»<sup>99</sup>.

La plus célèbre parmi les «drôlesses» est celle de Georgius, du moins c'est la «plus bath», tous les stéréotypes sont présents mais la drôlerie l'emporte et les jeux de mots improbables sur un rythme endiablé font place à la bonne humeur: «L'grand Julot et Nana / Sur un air de java / S'connurent au bal musette / Sur un air de javette / Elle lui dit J'ai le béguin / Sur un air de javin / Il répondit tant mieux / Sur un air déjà vieux.»<sup>100</sup>, l'air déjà vieux est celui du souteneur et de la fille, et Nana a immédiatement saisi: «Tu veux d'l'argent chéri / J'en aurais à la sueur de mon nombril.». Georgius a composé de nombreuses javas, comme *Passons la monnaie*, avec toujours un Julot et une Nana : «Mais la danse c'est comme le vin / Ça doit s'payer au tarif plein»<sup>101</sup> et de nouveau Julot envoie Nana à la recherche de pognon. Les mauvais garçons parlent l'argot et l'argot est omniprésent dans ces textes, surtout ceux où le cliché (bien qu'ici mâtiné de comique) du malfrat apparaît. Java neurasthénique, java obstinée<sup>102</sup>, Georgius s'en donne à cœur joie et nous offre du bon comique, comme écrit Eugène Dabit:

---

<sup>99</sup> *Vache de java* (1957), paroles de Michel Rivgauche, musique de Claude Rolland, interprétée notamment par Henri Génès et P.A.O.L.A.

<sup>100</sup> *La plus bath des javas* (1924), paroles de Georgius, musique de Trémolo, interprétée par Georgius.

<sup>101</sup> *Passons la monnaie* (1925), paroles de Georgius, musique de Poussigue, interprété par Georgius.

<sup>102</sup> Ce sont les sous-titres de *J'ai l'bourdon* (1934) et de *Totor est un têtù* (1943).

C'est lui qui fabrique ses chansons, et comment! Il y jette le vocabulaire des quotidiens et l'argot de la rue, celui des romans à cinquante centimes et le sien, à lui, Georgius, salé, imagé, imprévu, cocasse, grossier, savant même. Il gesticule, danse, imite les grandes vedettes et, de façon bouffonne, crue, féroce, violente, nous rappelle notre vie quotidienne<sup>103</sup>.

Il y a les javas du comique troupier que Fernandel a lancées au gros rire douteux et pleines de sous-entendus: «Avec la grosse Amélie / Quand je veux faire la java / Je lui dis Viens ma jolie / Te blottir entre mes bras / Et je deviens folichon / Lorsque j'aperçois ses ...// Javanons, javanons / Ah la belle danse! Javanons javanons / Au son de l'accordéon»<sup>104</sup>. De même, avec celle-ci, tirée du film *Ignace*, où l'on célèbre l'uniforme et les galons car «Les femmes c'est curieux / Vous aiment bien mieux»<sup>105</sup>. Ou aussi celle-ci, du même acabit: «Pour danser bien valser / Se trémousser / [...] Nous dansons à la chambrée / la mazurka labourée / Entre amis c'est permis / On fait l'chimi / Mais partout c'qui surtout / Plaît aux pioupious / C'est un pas qui vient de naïtre / C'est une simple java / On ne peut pas la connaître / Sans avoir été soldat // C'est la java la java java militaire / Ah faut voir ça / Faut voir ça / Elle est sans manières // Valsez chaussettes / Flottez liquettes / On s'élançe on s'avance / hioupons

---

<sup>103</sup> Eugène Dabit, *Café-concert: Georgius* (1933), in *Ville lumière*, Paris, Le Dilettante, 1987, p. 46.

<sup>104</sup> *Javanons* (1929-1930), paroles de Jean Manse, musique d'Henri Maiflait, interprétée par Fernandel.

<sup>105</sup> *La java des petits galons* (1935), paroles de Jean Manse, musique de Roger Dumas, interprétée par Fernandel.

hioupons là / Chantez musette / Sonnez clochettes / Et l'on danse en cadence / la java du soldat.»<sup>106</sup>.

Et puis, parmi les *rigolotes*, il y a celles qui nous mettent de bonne humeur: «Mon dada / C'est la java / ça m'émoustille et c'que c'est bon / De pouvoir se dire sans façon / Tu javes, je jave, alors javons. // [...] J'suis tombé sur un Don juan / Biscotté, un vrai Tarzan / Il m'a dit: Tu javes princesse / En louc'dé ou à la r'dresse? / J'ai cru voir l'homme de ma vie / Oh, à la r'dresse que j'y ai dit.»<sup>107</sup>. Cette java de Janine Bertille pourrait aussi bien être insérée parmi celles des béguins, mais la drôlerie l'emporte sur l'amour; la protagoniste ne l'avait pas reconnu, mais l'homme de sa vie n'était autre que son patron. La java, danse infernale, métamorphose.

Le cinquième type de javas nous l'avons appelé «les celles des ceusses originaux» (surtout dans les années 1950). Un de ces originaux est sûrement Ricet-Barrier, et chez lui la musique (le rythme java) est prétexte pour insérer des textes farfelus, originaux, anachroniques: «[...] Poilus, barbus, ils guinchaient le sam'di / Au bal sur pilotis / Flânant, crânant / On causait entre poteaux / En r'gardant les Gauloises / Jouer les Pompadour (...)»<sup>108</sup> ou bien: «Traînant des pieds / Au fond d'la

---

<sup>106</sup> *La java du soldat* (1932), paroles de Jean Manse, musique d'Henri Malfait, interprétée par Fernandel.

<sup>107</sup> *Mon dada c'est la java* (1959), paroles et musique de Janine Bertille, interprétée par Odette Laure.

<sup>108</sup> *La java des Gaulois* (1958), paroles de Ricet-Barrier, musique de Bernard Lelou, interprétée par Ricet-Barrier.

mer / Deux hommes grenouilles / Se désespèrent / Ce n'est pas drôle / Chez les poissons / Pas une seule fille / A l'horizon»<sup>109</sup>, puis la femme apparaît et le microcosme stéréotypé du bal musette, bagarre avec couteau et embarquement au poste de police est reproduit, mais sous l'eau. Et puis, toujours Ricet-Barrier, quelques années plus tard, repense à «[...] ce que c'était chouette / Le samedi soir au bal musette / Les gambilles qui frétilent / Et le rêve dans les tibias / Les mains étaient occupées / Encore bien plus que les pieds / Bouche à bouche, touche à touche / C'était ça la java de grand papa.»<sup>110</sup>.

Ce côté farfelu, voire magique, surréaliste, dérive probablement de l'influence de Charles Trénet sur la chanson française. En ce qui concerne la java, le «fou chantant» nous a laissé de petits trésors: «[...] On est heureux au fond de la mer / Chacun dans son p'tit scaphandre / Scaphandrier enlaçant sa scaphandrière / N'ont que l'désir de se prendre / Un p'tit bécot sans peur de s'marcher sur les pieds / Tout en dansant la java des scaphandriers. // Gigolos et gigolettes / S'en vont à l'aveuglette [...]»<sup>111</sup>. Mais la plus surprenante est celle qu'il chanta en 1955: «Un jour le Diable fit une java / Qu'avait tout l'air d'une mazurka / Valse à trois temps, il n'savait pas / Ce qu'il venait d'composer là. [...] Tout l'monde la chantait / On la dansait à petits

---

<sup>109</sup> *La java des hommes grenouilles* (1963), paroles de Ricet-Barrier, musique de Bernard Lelou, interprétée par Ricet-Barrier.

<sup>110</sup> *La java de grand papa*, paroles de Ricet-Barrier, musique de Bernard Lelou, interprétée par Ricet-Barrier.

<sup>111</sup> Charles Trénet, *La java des scaphandriers* in *Le jardin extraordinaire*, Paris, Librairie Générale Française, 1993, p. 114. La musique est également de Charles Trénet, et il l'a interprétée en 1939.

pas / Et bien souvent aux heures des r'pas / Le Diable venait sur sa java / Frapper du pied dans les estomacs.»<sup>112</sup>.

Avant Charles Trénet, il y a eu les textes de Jaboune, au siècle Jean Nohain, mis en musique par Mireille, qui ont certainement joué, eux aussi, énormément pour le renouveau de la chanson française. Avec *La java des fleurs d'oranger* nous entrons de plain-pied dans la folie meurtrière des mauvais garçons, mais d'une façon cocasse. Le drame est le suivant: «Kiki l'Anisette / S'était mise en tête / D'épouser Julot / Du bal musette // Le jour de ses noces / Fut un jour atroce / Qui me donne encore froid aux os //»<sup>113</sup>. Comme la pauvre Kiki a osé dévisager Julot, celui-ci dans une attaque de fureur «[...] sauta sur elle pour manger / Sa couronne de fleurs d'oranger // Mais les fleurs agrestes / Sont très indigestes / Et vous devinez fort bien le reste / Ses amours brutales / Lui furent fatales / Julot dut se rendre à l'hôpital //»<sup>114</sup>, où bientôt fatidiquement: «Il mourut pour avoir mangé / Une couronne de fleurs d'oranger // La nouvelle fut propagée / Et chacun se sentit soulagé / Et l'on dansa d'un cœur léger / La java des fleurs d'orangers.»<sup>115</sup>.

L'ironie subtile, le cliché du mauvais garçon à l'instinct destructeur est retourné et la petite voix de Mireille sur un rythme gentillet fait le reste.

---

<sup>112</sup> *La java du diable*, *ibid.*, p. 276. Musique et interprétation (1955) sont toujours de Charles Trénet.

<sup>113</sup> *La java des fleurs d'oranger* (1933), paroles de Jean Nohain, musique de Mireille, interprétée par Mireille.

<sup>114</sup> *Ibid.*

<sup>115</sup> *Ibid.*

Les chanteurs qui fréquenteront, plus tard, les cabarets de la rive gauche se souviendront de Mireille et de Trénet et de leur univers désopilant et irréel. Ricet-Barrier, nous l'avons vu, mais aussi Roger Riffart: «J'vais souvent au bal musette / Mais je reste à la buvette / Oùsque j'écluse un calva / En écoutant la java / J'vois se trémousser les couples / Que ça m'en coupe le souffle / Et j'me dis en m'attristant / J'voudrais bien en faire autant // Car je ne sais pas danser la java / Celle qui trotte qui vire et qui va / Qu'ce soit la brune, qu'ce soit la bleue / Je la danse d'une manière lamenta-ble (...)»<sup>116</sup>.

Ou bien Paul Braffort, l'ami de Boris Vian: «C'est la java de l'adultère / Qu'on voit danser sur toute la terre / Dans le vice chacun se vautre / Mais c'est pour faire comme les autres.»<sup>117</sup>.

Et puis nous avons Pierre Brunet et sa chanson aux saveurs villonnesques: «Un jour où j'en avais marre / Du gibet de Montfaucon / Et de ses tristes perchoirs / Où des corbeaux ignares / Vous prennent pour du mouron / Je suis parti bien tranquille / En emportant sur mon dos / Ma corde à toutes fins utiles / Afin de la vendre en ville [...] // Tu es un pendu en balade / Au monde des décrochés / Je poursuis ma promenade / D'un air détaché. //»<sup>118</sup>. Après avoir sauvé une jeune fille de la noyade, en lui lançant sa propre corde et ce faisant «[...] décrocher / La médaille du sauvetage

---

<sup>116</sup> *La java des solitaires* (1963), paroles et musique de Roger Riffard, interprétée par Roger Riffard.

<sup>117</sup> *La java de l'adultère* (1958), paroles et musique de Paul Braffort, interprétée par Paul Braffort.

<sup>118</sup> *La java du pendu en balade ou ballade du pendu en java* (1959), paroles de Pierre Brunet, musique de P. Amar, interprétée par Pierre Brunet.



/ D'un air détaché //»<sup>119</sup>, voilà que ce jeune pendu en balade s'amourache d'elle: «A peine reprit-elle ses sens / Que j' repris aussi les miens / Et ce fut en l'occurrence / Un peu à contre-sens / Qu'elle m'offrit les siens. // Mais à l'aube le cher ange / Soudain me demanda pourquoi / J'avais cette face exsangue / J'tirais toujours la langue / Et j'avais les pieds froids (...)»<sup>120</sup>. L'histoire se termine avec la jeune fille qui cherche à voler la corde pour une histoire de superstition et le pauvre pendu qui, déçu par l'amour, retourne à son gibet.

Robert Lamoureux chante l'homme qui quitte son logis pour devenir vagabond, mais après de mauvaises aventures il retourne chez lui: «[...] à la maison / C'est peut-être bien moins dangereux / [...] la liberté c'est dur à digérer / Mais vaut mieux se rendre malade / Que d's'en priver»<sup>121</sup> et comme un Boudu sauvé des eaux, sur un air de java, il reprendra la clé des champs.

Paul Barrault raconte à sa façon une histoire d'amour destinée à mal finir à cause de cette *java de la discordance*: «Tu l'as dansée à l'endroit / Je l'ai dansée à l'envers / Et c'est la raison pour quoi / Notre amour fut très austère / Pourtant ça dura dix mois / Ayant voulu vraiment te plaire / Quand je voulais danser avec toi / J'en

---

<sup>119</sup> *Ibid.*

<sup>120</sup> *Ibid.*

<sup>121</sup> *Java liberté* (1960), paroles et musique de Robert Lamoureux, interprétée par Robert Lamoureux.

avais le mal de mer [...] C'est la java / La java de la discordance / Danse de la discorde / Corde au cou on la danse [...]»<sup>122</sup>.

Anne Sylvestre qui, à ses débuts, fréquenta elle aussi les cabarets de la rive gauche nous offre deux javas, l'une pour mettre à la berline les honnêtes gens qui cachent hypocritement la réalité: «[...] Si nous parlions d'autre chose / [...] Si nous parlions de l'automne / Ça fait de mal à personne / Savez-vous combien de bois / On peut mettre en un seul tas? // [...] Et parlons de Jean-Baptiste / Bon époux bon catéchiste / Qui aime tant les enfants / Qu'il en fait deux tous les ans, / Parlons aussi de sa grosse / Marie ton pain dans la sauce / Qui a cassé tous les miroirs / Pour ne pas risquer de se voir (...)»<sup>123</sup>. Avec son grand talent et sa sensibilité, Anne Sylvestre nous montre comment mettre la java au service de la collectivité, ironisant le juste, elle va dénoncer les injustices sociales et la précarité des artistes: «Mais qu'est que qu'ils nous fabriquent / Avec leurs Assédiques / Il paraît qu'ils sont pas contents [...] // C'est eux / Les inter-miteux / Les inter-mutants / Les interminables / Tout l'temps / Comme des clignotants / Un coup t'es brillant / Un coup t'es minable [...] // [...] J'parie que tordus comme ils sont / Ils vont même en faire des chansons (...)»<sup>124</sup>.

---

<sup>122</sup> *La java de la discordance* (1960), paroles et musique de Paul Barrault, interprétée par Paul Barrault.

<sup>123</sup> *Java d'autre chose* (1975) in Anne Sylvestre, *Sur mon chemin de mots*, Bordeaux, EPM-Le Castor Astral, 1998, pp. 239-240. La musique est d'Anne Sylvestre et elle est aussi sa propre interprète.

<sup>124</sup> *La java des Assédiques* (1998), *ibid.*, pp. 464-465. Musique et interprétation d'Anne Sylvestre.

Et, enfin, héritier de la rive gauche cette java sans modération de Gilbert Laffaille: «Moi j'aime pas les vins chers / Ceux qui s'vendent aux enchères [...] Çui qui raconte quèqu'chose / A mon éléphant rose / Quand il a l'âme en peine / Qui sait trouver les mots [...] Le copain de Jean Carmet / Le p'tit Château Lasoif (...)»<sup>125</sup>.

Un dernier groupe est celui de la «java autonymique dite *java mézigue*» et son chef-d'œuvre est celle d'Eddie Marnay et d'Emile Stern: «Java qu'est-ce que tu fais là? / Entre les deux bras d'un accordéoniste / Faut pas d'gaspiller comme ça / Avec tous ces gars / Qui s'prennent pour des artistes. / Tu l'ramènes et tu t'en vas / A l'envers, à l'endroit / Et tu miaules comme un chat / Qui s'baguenaude sur les toits / [...] T'en pincas un peu, pour les ceusses qui portent des bretelles / Faut voir à voir à savoir trier sa clientèle [...] // Java qu'est-ce que tu fais là / Avec ta mine triste / Je cherche un accordéoniste / Pour m'endormir dans ses bras»<sup>126</sup>.

Le rôle de la java – parfois la java personnifiée – est étudié sous tous ses aspects et parfois par elle-même et souvent on dialogue avec elle: «C'est avec des javas / Des petites javas comme ça / Qu'on fait tourner la tête des filles et des gars / Ça va ça

---

<sup>125</sup> Gilbert Laffaille, *La java sans modération* (2003), paroles et musique de Gilbert Laffaille, interprétée par lui dans l'album: *Dimanche après-midi*.

<sup>126</sup> *Java (qu'est-ce que tu fais là?)* (1956), paroles d'Eddy Marnay, musique d'Emile Stern, interprétée, entre autres, par Lucienne Delyle, Patachou, Renée Lebas, Georgette Plana.

vient / Ça tourne à petits pas / On y perd son latin / et le grec qu'on ne connaît pas (...))<sup>127</sup>.

Toujours du même registre, teintée de *béguins* et d'*aminches* (la java pure n'existe pas, elle est, par antonomase, un mélange, une métisse, c'est ce qui la rend si riche) pourtant qui parle bien de soi: «[...] La java des faubourgs / Jusqu'au fond des cours / La java de l'amour sous la lune / La java des beaux mecs / Œil de flammes et cœur sec / Qui la tournent avec leur chacune / La java de l'oubli / Qui roule et qui finit au p'tit jour / Dans un lit de fortune / La java sans façon / Qui donne de grands frissons [...]»<sup>128</sup>.

Ou plus récemment avec toute la bravoure de Claudine Lebègue: «Java j'avais oublié / Java qu'il fallait danser / La java c'est du passé composé / La java c'est fait pour ça / [...] Plus je vais et plus va / La java (...)»<sup>129</sup>.

Et celle-ci audacieuse: «C'est moi la java sexy / Allez allez-y / serrez, serrez-vous / Moi je ferme un œil et je m'alanguis / C'est moi la java sexy / Allez allez-y j'connais mieux que vous / Le coup des amoureux / Au milieu d'la nuit // J'les fais guincher / À longueur d'année / Avec mon copain l'accordéoniste [...] // C'est moi la

---

<sup>127</sup> *C'est avec des javas* (195?), paroles et musique de Claude Rehaut, interprétée par Claude Rehaut.

<sup>128</sup> *La java aux étoiles* (1938), paroles et musique de Jean Villard, interprétée par Line Viala.

<sup>129</sup> *Java j'avais* (2000), paroles et musique de Claudine Lebègue, dans le cd *Zelda cœur de vache*.

java sexy / Allez allez-y / Serrez serrez-vous / Moi j'comprends l'amour / Y'a qu'ça dans la vie (...)»<sup>130</sup>.

Ou bien encore celle-ci qui se veut autant sexy et entremetteuse<sup>131</sup>, bien que chantée par la Collégienne de la chanson<sup>132</sup>, et qui joue sur les sonorités: «Comment vas-tu java? / Ben moi tu vois ça va / Plus je vieillis plus je vois / Danser de jouvencelles / Mais toi t'es pas adroit / J'ai beau fignoler ça / À chaque fois ta nana / Fait trois tours et s'en va / va...va...va... / Hep là! vous là! oui vous là-bas / Regardez-moi ce garçon là / Il n'attend que vous pour danser la ja / Vas-y mon gars et raconte pas / Ta vie et n'donne pas ton avis / Sur la vie d'la java // Comment vas-tu? j'avoue / J'avoue que ça va tout doux / j'ai cassé mon biniou / en jouant ta ritournelle / Je suis devenu jaloux / D'une trop jolie joue / Qui ne veut plus du tout / S'amuser dans mon cou / [...] J'ai envie d'une javie / Une javie pour la vie / D'une java jolie / Qui resterait fidèle / Mais je ne suis pas sorti / D'affaire à mon avis / Car qui dit java / Dit un p'tit tour et puis merci [...]»<sup>133</sup>.

Jean-Claude Annoux, jeune loup, répond à Claude Nougaro, non, dit-il, le jazz n'a pas gagné contre la java, bien au contraire... Si au début: «La java a le cœur gros

---

<sup>130</sup> *C'est moi la java* (1958), paroles et musique de Janine Bertille, interprétée par Colette Renard.

<sup>131</sup> *Maquerelle* serait plus dans la norme javanaise.

<sup>132</sup> Jeune adolescente portant de longues nattes et munie d'un regard apparemment timide et bien comme il faut, Marie-José Neuville connaît un succès foudroyant mais très court. Elle sera surnommée ainsi par les producteurs de disques, les journalistes et bientôt les auditeurs et les spectateurs.

<sup>133</sup> *Ça va java?* (1962), paroles et musique de Marie-José Neuville, interprétée par Marie-José Neuville.

/ Depuis que Nougaro / L'a mise sur la sellette / [...] // La java s' fait du mouroin / Où sont ses cotillons / Sa p'tite mèche en chamaille // Parc'qu'un gars l'a bousculée / Elle tient plus sur ses pieds / Faut qu'elle livre bataille // [...] Java je crois que t'es dans la misère / Mais t'en fais pas / T'as pas perdu la guerre / [...] Y'a des filles et des gars / Qui s' posent pas de questions / Pourvu qu'ils tournent en rond / Quand tu leur fais des trilles [...] // La java ne craint personne / Même pas le madison / Pour étonner son monde / Elle n'aura jamais le trac / [...] Ça y est tu vois / tu l'as gagné ta guerre / grâce à ton charme / C'est le jazz qui désarme / et tant pis pour Nougaro (...))<sup>134</sup>.

Avec Régine, reine des cabarets de la rive droite, qui sublime la java en fonction conative, voire phatique: «La java dis donc / La java pardon / Tu diras c'que tu voudras / La java dis donc / La java c'est bon / Rien ne la remplacera // Paraîtrait que c'est démodé / La java remplacée / Ça fait plus un malheur / Il faut vivre à son époque / Les Rolling Stones, du rock / Et pas verser des pleurs // Mais bon sang / quand elle revient / ça t'fait drôlement du bien / [...] surtout d'avant un ballon de rouge / si on a le cœur qui bouge / et qu'on balance un peu [...] // Alors ces trucs du moment / Va trouver d'autres clients / Si tu veux les placer / Mais laisse-moi / Faire un tabac / Seule avec ma java [...]».

Et le mot clé vint et la java se transforma: «La java poète / Débarque à la fête / Avec un p'tit air / Qui va faire des conquêtes / La java bohème / Déballe un poème /

---

<sup>134</sup> *La fête à la java* (1963), paroles de Jean-Claude Annoux, musique d'Olivier Jeanes, interprétée par Jean-Claude Annoux.

Et des mots d'amour / Pour chanter dans les cours / À travers les ondes / Une java blonde / Avec un col bleu / Va faire le tour du monde / Une java brune / Sous le clair de lune / Et couleur de l'eau / Sous le pont Mirabeau (...)»<sup>135</sup>.

Sous le Pont Mirabeau coule la Seine, faut-il qu'il m'en souvienn... et le poème...

#### 4. *Java java... gy... poésie*

**«Malgré les modes du jour / C'est la java qui prime /  
Et qui plaira toujours»,  
Géo Koger**

**«Voici la chanson de l'accordéon  
Sur les bords de la Java  
Où voguent les danseurs de Paris.  
Voici la chanson des ponts de Paris (...)»  
Pierre Mac Orlan, *Disques***

Avant de visiter les bords de la Poésie et les alentours de la Java, nous reviendrons sur une citation de Francis Carco, pour nous replonger dans l'atmosphère tourbillonnante de la danse:

J'entends encore gémir l'accordéon. Je vois encore Bob et Marie la Thune ne danser que pour eux. Je les admire. Les petits pas serrés qui les portent d'un angle à l'autre du parquet qu'ils arrondissent d'un tournant souple; le tourbillon dont ils enroulent et ferment sur eux le cercle; la houle heureuse de leur étreinte et son extase, son imperceptible arrêt dans

---

<sup>135</sup> *La java poète* (1969), paroles de Jean Dréjac, musique de Philippe-Gérard, interprétée par Lina Margy, Les Trois Ménestrels et Lynda Gloria.

l'élan du plaisir, tout... glissements, abandons de la femme, sa soumission muette à l'homme qui la dirige...le chemin sûr tracé par l'homme entre mille pas où il choisit et crée sa marche... tout m'éblouit encore du souvenir qu'ils m'ont laissé.»<sup>136</sup>.

Sur les bords de la Poésie qui s'écoule le long des jours et des années, le premier poète qui nous vient à l'esprit est donc Francis Carco qui fréquentait les bals et certains quartiers, et qui a écrit cette chanson, semblerait-il, pour Fréhel: «Quand le gros Gégèn / Soi-même / S'amène au bal musette / À petits pas il danse la java / Et tout's les poules / Comm' saouls / Lui riboul'nt des mirettes / Mais question de plat il leur répond / Ça va va va va / Avec son diam' planté dans la cravate / Quelle tomate / Il épate (...)»<sup>137</sup>. Fréhel est la grande chanteuse de ces années-là, comme nous le rappelle M'sieur Francis<sup>138</sup>:

De sa voix éraillée, elle célèbre les idylles du ruisseau, de la banlieue sinistre, des bouges, des lupanars et une présence obscure rode par instants dans l'ombre de sa robe; on la sent plus qu'on ne la voit... Présence de l'ivrognerie, de la noce, du cafard, du meurtre, de la paresse, du mensonge, elle opère comme par envoûtement et s'installant enfin, monstre blasé, dans le terrain vague et funèbre de la chanson mise en vogue par cette femme, y règne avec de froides délices.

On reconnaît, tout de suite, au timbre qui sonne rauque, au mouvement indolemment versé du haut des épaules pliées comme sous le poids même du destin, au ricanement bas et insulteur, au long appel du

---

<sup>136</sup> Carco, *Instincts*, cit., pp. 111-112.

<sup>137</sup> Francis Carco, *Soi-même java*, cité par Dubois, cit., p. 173.

<sup>138</sup> C'est ainsi que l'appelaient les jeunes truands qui l'accompagnait dans ses virées nocturnes: «Naturellement, quoique entre nous, m'sieur Francis, les bals, hein? c'est fini, c'truc-là. Les hommes bien n'y vont plus. On n'rencontre que des figurants qu'est payés pour avoir l'air terrible, et des paumées, des filles de rien.»; Francis Carco, *Traduit de l'argot*, Paris, Les Éditions de France, 1932, p. 59.



désespoir, les chansons de Fréhel, Toutes semblent avoir été portées la vie entière au fond d'un cœur honni et bafoué ou d'une conscience tragiquement bourrelée de remords. Cela leur prête une sorte d'intensité qui n'est pas si commune au Music-hall et de déséquilibre du plus étrange effet<sup>139</sup>.

Et Carco a aussi un lien étroit, un amour infini, avec Paris: «Si je te dois d'être poète / C'est sur un air d'accordéon.»<sup>140</sup>.

Pierre Mac Orlan partage lui aussi le même lien amoureux: «C'est un souci éternel de chanson / Le long des quais de la Java fleurie / Pour les loisirs des clochards alanguis / C'est un des ponts de la mélancolie.»<sup>141</sup>, ou bien «Jenin l'Avenu dérrouille Jeannette, / Colin de Cayeux siffle une java; / Et Robin Turgis gifle une fillette / C'est la ru' Saint-Jacques dans tout son éclat.»<sup>142</sup>; sans oublier: «Ma mère m'a dit, il y a longtemps / C'est sur le Pont du Nord qu'Adèle / Ta sœur aînée a foutu l'camp / Pour danser la java rebelle / Loin des conseils de ses parents. / C'est là qu'ell' perdit sa ceinture / La vie et l'air de la chanson. / Les Rabouin's, la Bonne Aventure, / Tout ça c'est de l'accordéon.»<sup>143</sup>.

Léo Ferré, quant à lui, la met partout; en utilisant l'argot, la poésie s'envole haut dans les airs: «Pour danser la java des buffets / A l'endroit, à l'envers / À Londres ou

---

<sup>139</sup> Carco, *Chansons... cit.*, p. 167.

<sup>140</sup> Francis Carco, *Romance de Paris*, Paris, Albin Michel, 1953, p. 3.

<sup>141</sup> Pierre Mac Orlan, *Souvenirs de Grenelle, Poésies documentaires complètes* (1954), in *Œuvres complètes*, éd. Gilbert Sigaux, Genève, Edito-Service, 1969, p. 106.

<sup>142</sup> Pierre Mac Orlan, *Rue Saint-Jacques, Chansons pour accordéon, ibid.*, p. 241.

<sup>143</sup> *Le pont du Nord, ibid.*, p. 252.

bien Anvers / Pas besoin d'être bilingue / [...] Dans les bars de Java / Les bars de Zanzibar / Ou ceux d'la rue chez moi / Y'a d'la java qui mousse / Dans les yeux des inconnus / Qui tanguent dans la rue / Il y a des filles nues / Qui s'y regardent en douce / Mais y a qu'une manière / D'passer ma chère / La monnaie!»<sup>144</sup>, et comme dans son *Paris Canaille*: «Paris marlou / Au yeux des filles / Ton air filou / Tes vieilles guenilles / Et tes gueulantes / D'accordéon (...)»<sup>145</sup>, danse et amour, java et ville capitale, poésie mise en chanson «Mais c'est si bon»<sup>146</sup>.

Eugène Dabit a laissé des notes sur le bal musette et nous donne, à sa façon, une vision du bal populaire:

Il y a là deux cafés qui, samedi et dimanche, «font» bal. Je ne dis pas que ce sont des bals musettes. Les musettes de la Chapelle, de la rue de Lappe, de Montparnasse, sont visités par des maquereaux, des bourgeois, des snobs, et, malgré que la grande vogue soit finie, ils gardent tous, je crois, une clientèle. Celle de mes bals est différente. Je ne leur en souhaite jamais une autre. [...] Employés, ouvriers, très petites gens<sup>147</sup>.

Il y a, bien sûr, chez Dabit une vision politique du bal, ces «petites gens» sont «une bonne pâte humaine, de celle qui fit la Commune.»<sup>148</sup> et les casquettes honnêtes, à un an du Front Populaire, vont remplacer les casquettes malhonnêtes des marlous

---

<sup>144</sup> *Partout java* (1957), paroles et musique de Léo Ferré, interprétée par Léo Ferré.

<sup>145</sup> Léo Ferré, *Paris canaille*, in *La mauvaise graine*, cit., p. 44.

<sup>146</sup> *Ibid.*

<sup>147</sup> Eugène Dabit, *Un bal à Belleville* (juin 1935) in *Ville lumière*, cit., p. 40.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 44.

(même si pour les réactionnaires, la casquette reste de toute façon un symbole d'inquiétude: les congés payés? vous plaisantez!). Dans ce petit récit, nous avons une sorte de bal dans le bal, le patron du troquet met en scène un petit spectacle édifiant d'un souteneur et de sa nénesse «Qui jouent le drame comme on ne le voit plus jouer sur les boulevards extérieurs, un drame qui vous fait souvenir de Damia et des romans de Francis Carco (...)»<sup>149</sup> et où à la fin le voyou meurt par un coup de surin.

Le seul regret de ce petit texte d'Eugène Dabit est qu'il ne parle pas de java, mais de valse chaloupée dans la scène «théâtrale» et de biguine et de tango. Donc dans les années 1935 la java aurait déjà prit un coup de vieux et les honnêtes gens ne la dansent guère.

Mais où sont les poètes de la java? Jacques Audiberti? peut-être Alphonse Boudard? Henri Calet? Et aujourd'hui? Il faudrait creuser des milliers de pages... Que sont nos poètes devenus? Est-il possible qu'aucun n'ait ressenti le besoin d'écrire quelque chose à propos de cette ensorceleuse? Est-il possible que celle-ci n'ait intéressé que les paroliers? Qu'en est-il? Philippe Soupault? André Hardellet? Jacques Prévert? Robert Desnos? Oui, chez Robert Desnos voici qu'apparaît au coin d'une page le mot *java*: «A minuit, c'est l'heure ardente. / Les masques dansaient rumbas / Valses, biguines et jvas.»<sup>150</sup>, et puis dans les ébauches, dans les projets que le poète n'a pu mener à bien – étant mort trop vite dans ce maudit camp de

---

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>150</sup> Robert Desnos, *Le bal de la mi-carême*, in *Les voix intérieures*, Nantes, Le Petit Véhicule, 1987, p. 38.

concentration – un quatrain qui aurait pu devenir «valse ou java»: «Ah que j’aime à faire des zigzags / Quand je roule avec toi en tandem / On croit être emportés par la vague / Au soleil en été en tandem»<sup>151</sup>, brouillon qui reste projet même dans l’indécision du choix de la danse, d’autant plus que Desnos avait d’autres goûts musicaux, le blues, les musiques sud-américaines, les chansons du folklore. Néanmoins, il est doux de penser qu’il aurait pu s’agir d’une java.

Léon-Paul Fargue va se promener rue de Lappe, mais il ne la reconnaît plus: «Ce n’est plus qu’une artère, une varice gluante d’enseignes électriques de la dernière heure, qui semble ouverte et de laquelle s’échappe un aigre sang de music-hall.»<sup>152</sup>; et puis, ici aussi, quelques pages plus loin, le mot apparaît: «Des consommations passent au-dessus de votre tête, ce pendant que la machine à faire des javas et même des rumbas trompette et piétine, pareille à une batteuse.»<sup>153</sup>.

Ce sont encore des chanteuses, mais celles qui fréquentent la chanson de qualité, des ACI<sup>154</sup> comme on les appelait naguère, qui ont écrit sur la java et les drames du présent; Anne Sylvestre, nous l’avons vu, mais aussi Michèle Bernard: «C’est la java

---

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>152</sup> Léon-Paul Fargue, *Le piéton de Paris* (1932), Paris, Gallimard, coll. «L’imaginaire», p. 124.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>154</sup> Auteur Compositeur Interprète, quel horrible sigle pour dire une existence de poésie et de musique, souvent de faim au début, et parfois de gloire.

de tous les clandestins / Quand les p'tits bateaux ont des jambes / Pour nous mener aux joyeux lendemains / Où on danserait tous ensemble.»<sup>155</sup>.

Et puis nous avons Jean Cocteau avec *Maria la bonne*<sup>156</sup> dans une chanson parlée que le poète a écrite s'inspirant d'Edgar Allan Poe et de son poème *Annabel Lee* que Marianne Oswald enregistre en 1934 et qui se termine sur ces mots: «Elle devait partir sur son yacht pour Java / La java / on y va».

Blaise Cendrars écrivait «Les fenêtres de ma poésie sont grand'ouvertes sur les boulevards (... )»<sup>157</sup> ainsi peut-il entendre «la danse du paysage / Danse-paysage / Paritatitata / Je tout-tourne»<sup>158</sup>, et pourquoi pas une java sur ce *paritatitata*? Une java vie, une java qui vit et qui n'est pas seulement tralala mais devient la métaphore d'une vie – java j'en vis j'l'a vis – il s'agit bien de la condition humaine en quelques minutes, comme chez Albert Vidalie, au rythme moins tourbillonnant, plus lent et triste, au bout du compte une vie déchue, cette *Java mélancolique*: «On a donné nos montres / On a vendu nos âmes / Nos montres étaient de vraies montres / Nos âmes

---

<sup>155</sup> Michèle Bernard, *C'est un rital*, paroles et musique de Michèle Bernard, de l'album *Voler*.

<sup>156</sup> Inspiré du poème de Poe traduit par Mallarmé, le poème raconte de cette Anna, la bonne, qui tue sa «trop bonne» Annabel Lee. A la même époque, un an auparavant, en 1933, les sœurs Papin, employées de maison, assassinent leurs patronnes, mère et fille.

<sup>157</sup> Blaise Cendrars, *Contrastes, Dix-neuf poèmes élastiques*, in *Du monde entier. Poésies complètes: 1912-1924*, Paris, Gallimard, 1967, p. 74.

<sup>158</sup> *Ma danse, ibid.*, p. 82.

c'était de la came»<sup>159</sup> ou chez Jean-Roger Caussimon, après une vie bien remplie: «Maintenant je n'attends plus rien / Je voudrais seulement / Lorsque le soleil brille / Quand j'sors dans mon jardin / Qu'une java bonne fille / Me prenne par la main / En m'disant c'est fini / La java de ta vie / À présent c'est au r'voir et merci. // La java de La Varenne / Doucement me conduira / Et si j'ai le cœur en peine / Je la chanterai et ça ira (...)»<sup>160</sup>.

La java devient comme chez Benjamin Fondane une vie de douleurs, le parcours de souffrance, un Golgotha musical; le poète visionnaire dans ses strophes cauchemardesques écrit: «Sur ce maigre bateau-fantôme / qui est à lui-même son port / Quelle longue java que l'homme / sur l'accordéon de la mort.»<sup>161</sup>. On oppose à la musique, par antonomase, de la joie, des mots d'une tristesse infinie comme dans la java que Darius Milhaud a composé sur un texte de Jean-Richard Bloch: *La java de la femme*<sup>162</sup>, de la femme dont le père et le mari sont morts dans les deux guerres et puis ce sera le tour de son petit garçon, lors d'une grève et qui, résignée, termine sa

---

<sup>159</sup> *Java mélancolique* (1971), paroles d'Albert Vidalie, musique de Lino Léonardi, interprétée par Monique Morelli. Nous nous permettons de renvoyer à l'article suivant: René Corona, *Les poèmes à quatre sous*, «Illuminazioni» n° 22, octobre-décembre 2012, <http://compu.unime.it>.

<sup>160</sup> Jean-Roger Caussimon, *La java de La Varenne* (1972), paroles de Jean-Roger Caussimon, musique de Jacques Datin, interprétée par Jean-Roger Caussimon.

<sup>161</sup> Benjamin Fondane, *Ulysse*, in *Le mal des fantômes*, Lagrasse, Verdier, 2006, p. 37.

<sup>162</sup> *Java de la femme-Mélancolie*, in Jean-Richard Bloch «Europe» n° 135-136, mars-avril 1957, pp. 46-47. Cette musique de Milhaud fait partie de l'opus 173, *Naissance d'une cité*, avec un autre texte de Bloch: *Chanson du capitaine*.

java sur: «[...] quand l'homme en noir pour moi viendra me dire que mon tour est enfin v'nu et qu'on s'en ira.»<sup>163</sup>.

N'y aurait-il pas quelque part un Francis Jammes écrivant une prière pour faire rentrer au paradis avec les ânes, les couples danseurs de la java et ses musiciens – surtout l'accordéoniste – et ceux qui ont écrit tous ces mots-là?

À vrai dire le poète qui a écrit le plus de textes pour la java mise en musique est Boris Vian, et ses javas, bien sûr, sont loin des stéréotypes filles-voyous et souvent sont assez cocasses, comme ce refrain-ci: «C'est la java martienne / La java des amoureux / En fermant mes persiennes, je revois tes trois / Grands yeux / Ça marse toujours, ça marse comme ça [...] / C'est la java martienne / La java des amoureux / Toutes tes mains dans les miennes je revois tes trois / Grands yeux.»<sup>164</sup> ou bien *La java des bombes atomiques*: «[...] Tous les grands chefs d'Etat / Lui ont rendu visite / [...] // Qu'en détruisant tous ces tordus / Je suis bien convaincu / D'avoir servi la France (...)»<sup>165</sup>; celle qu'interprètera Louis Massis: *La java javanaise*, «[...] Cherchons un cave / Rempli d' pognon / Ravemplavi / D'pavognavon / Pour y jouer la java javanaise / Sur le pont de Charenton // [...] Tous les chemins / Mènent à

---

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>164</sup> Boris Vian, *La java martienne* (1955), in *Œuvres, tome onzième, Chansons*, (éds. Nicole Bertolt et Georges Unglik), Paris, Fayard, 2001, p. 419; musique d'Alain Goragner, interprétée par Les Trois Horaces.

<sup>165</sup> *La java des bombes atomiques* (1955), *ibid.*, pp. 410-411; musique d'Alain Goragner, interprétée par Boris Vian et Serge Reggiani.

Rome / [...] Mais les javas / Même javanaises / Vous ramèn'ent tout' à Paris»<sup>166</sup>; celles des chaussettes à clous «compagnes chéries des humbles gendarmes»<sup>167</sup> et «Des juges si doux, zélés auxiliaires»<sup>168</sup>. Parmi les nombreuses chansons que Boris Vian écrivit<sup>169</sup>, dans sa trop brève existence, il y a d'autres javas écrites pour d'autres interprètes, comme *Java Mondaine*, chantée par Jacqueline François: «Et je repense / À mon ancêtre de jadis / Le vieux Sénéchal de Milpertuis / S'il nous avait vus gambader dans la rue / Il en serait resté sur le cul...»<sup>170</sup>; *Java chauve*: «Jamais / Jamais / Ça n'pouss'ra sur sa caf'tière / Jamais / Jamais / Il ne pourra se peigner / Neuf poils / Dix poils / Il n'y a plus rien à faire (...)»<sup>171</sup> et même pour Pétula Clark, une *Angliche java*: «[...] Et si vous êtes angliche / Y faut pas venir à Paris / Pour aider les fortiches / A bouffer les tout p'tits (...)»<sup>172</sup>. Il y en a d'autres qui n'ont jamais été enregistrées, ni mises en musique: *C'est la java du coin d'la rue*, écrite en

---

<sup>166</sup> *La java javanaise* (1956), *ibid.*, p. 415; musique d'Alain Goraguer, interprétée par Louis Massis

<sup>167</sup> *La java des chaussettes à clous* (1954), *ibid.*, p. 117; musique de Jimmy Walter, interprétée par Boris Vian, plus tard par Jacques Higelin.

<sup>168</sup> *Ibid.*

<sup>169</sup> «[...] il écrira près de 500 chansons et sera chanté par de nombreux interprètes. [...]»; Gilles Schlessler, *Le cabaret rive gauche. De la Rose rouge au Bateau ivre (1946-1974)*, Paris, L'Archipel, 2006, p. 246.

<sup>170</sup> *Java mondaine*, (1957), Vian, *cit.*, p. 421, musique d'Henri Salvador, interprétée par Jacqueline François qui remplacera le dernier mot, vu les temps, avec un ...*halalala*.

<sup>171</sup> *Java chauve* (1958), *ibid.*, p. 406, musique d'Henri Salvador; interprétée par Paola ou P. A.O.L.A.

<sup>172</sup> *Angliche java (Java pour Pétula)*, *ibid.*, p. 66; paroles coécrites avec R. Stelmann (sur le 45 tours apparaît le nom de Steelman?), musique de Joe Henderson; interprétée par Pétula Clark et par Aimable.



collaboration avec Paul Braffort reste une java inédite que l'on peut seulement imaginer: «C'est la java du coin d'la rue / Qu'on susurre là où c'que ça pue / La java des tordus / Des bébés mal foutus / Qui barbotent dans la morve et le pus [...] // C'est la java de mon trottoir / Où les marlous rôdent le soir / La java des gros mecs / Qui rotent fort et boivent sec [...] // C'est la java des p'tits moujingues / Qui font partout pour que ça schlingue / C'est pour elle qu'on sue / Qu'on sut qu'on fut conçu / Car c'est la java du coin d'la rue.»<sup>173</sup>, avec Boris Vian le politiquement correct aurait fait long feu. Et pour conclure avec la génialité de Boris Vian<sup>174</sup>, une autre chanson inédite et sans musique d'où nous citerons ces quelques vers: «Chacun faisait du gringue / A la siamoise de l'épicier / C'était un vrai dancingue / A tout l'monde ils cassaient les pieds // [...] Toute la nuit ils dansèrent / En usant des kilos d'savates / Pour leur anniversaire / La java des pussy-cats.»<sup>175</sup>.

André Vers, quant à lui, raconte des virées dansantes faites en compagnie de son ami, le poète André Hardellet:

Il m'entraînait à la gambille, de bal musette en dancing, des guinguettes des bords de Marne au Balajo; de temps en temps, au Bal Nègre de la rue Blomet où Fallet, qui avait horreur de la danse voulait bien nous

---

<sup>173</sup> *C'est la java du coin d'la rue* (s.d. probablement vers 1959), paroles de Boris Vian & Paul Braffort & Jean Suyeux, musique de Paul Braffort; citée aussi in Noël Arnaud, *Les vies parallèles de Boris Vian*, Paris, 10-18, 1970, pp. 501-503.

<sup>174</sup> Cf. «Nous ne pourrions pas présenter ici les textes de chansons comme *C'est à Evelyne*, *C'est à Jean-Pierre*, *La Java de Juju*, *Jack's Idea*, nous n'avons retrouvé que la trace de ces titres, adaptations ou chansons? (...)»; *ibid.*, p. 33.

<sup>175</sup> *La java des pussy-cats* (entre 1956 et 1958), *ibid.*, pp. 413-414.

accompagner, en souvenir sans doute des beaux soirs du surréalisme. Tel un Jules de la Belle Époque, il dansait la java et la valse à l'envers<sup>176</sup>.

Nombreux sont dans le roman noir les titres avec le mot java, comme pour confirmer le lien étroit de cette danse avec les mauvais garçons (le mot a bien sûr le sens de correction, combine, chaos, échauffourée, entourloupe, nouba etc.). Raphael Confiant, par exemple, a écrit *La dernière java de mama Josépha*, et nous avons relevé entre autres d'autres titres tels une *Java des nippons* (Jo Brix), *La java des truqueurs* (James Mitchell), *La java des guignols* (John Godey), *La java du poulet* (Arthur V. Deutsch) mais il s'agit là de titres créés par les traducteurs ou les éditeurs, probablement parce que le cliché, paradoxalement, doit garantir les ventes; par contre, bien français nous avons, entre autres, Jean Bruce et *La java de Coplan*, Jean Laune et ses *Torpédos en java* et même une *Java des voyous* de Michel Renouard.

Rien à voir avec la danse ou nos textes poétiques, du moins à regarder les couvertures... Non, la java préfère se lover dans la chaleur d'un bistrot et donner voix à l'amour, comme dans cette chanson de Lucienne Delyle: «Je revois ce bal des beaux jours / j'entends cette java d'amour / qu'un accordéon sans façon égrenait toujours»<sup>177</sup>.

---

<sup>176</sup> André Vers, *C'était quand hier?*, Paris, Régine Deforges éditeur, 1990, p. 136.

<sup>177</sup> *Bistrot* (1960), paroles d'Henri Segers & Jean Eigel, musique d'Albert Dutrieux, interprétée par Lucienne Delyle.

## 5. *En conclusion*

«Lorsqu'on posait à Cole Porter la question: "Qu'est-ce qui vient en premier: les paroles ou la musique?", il répondait: "Oui"»

Eddy Marnay, *Sur la chanson*

«Les rockers d'aujourd'hui aiment la java»

Sanseverino

«J'ai envie d'une javie / une javie pour la vie / d'une java jolie / qui resterait fidèle / mais je ne suis pas sorti d'affaire à mon avis / car qui dit java / dit un p'tit tour et puis merci [...]»

Marie-José Neuville, *Ça va java*

Pour un simple plaisir lexical, nous avons divisées en groupes – qui comme toute séparation en classes ont des sous-classes, des frontières floues et sont souvent métissées – l'ensemble des javas que nous avons recueillies: *les javas des aminches, les javas tristounettes, les javas des béguins, les javas rigolotes, les celles des ceusses, les javas mézigue*. Si l'on exclut les premières années où probablement la java était avant tout une danse et donc principalement de la musique, et les disques étaient assez éphémères car on dansait dans des bals musettes et l'orchestre suffisait, nous pouvons voir que les paroles vont prendre de plus en plus d'importance, en quelque sorte, aux dépens de la musique. Cette dernière semblerait être reléguée au second rang dans sa répétition scandée à trois temps quoique, au bout du compte, l'accordéon réussisse à la remettre, du moins chez les danseurs, au premier plan. Curieusement, ce sont les années cinquante et soixante qui paraissent diversifier au maximum les chansons sur la java; curieusement, parce que nous sommes en pleine

vogue rock and roll, bientôt yéyé. Il est vrai qu'on verra une java mambo («[...] sûrement qu'ils feront bientôt / jouer la java mambo»<sup>178</sup>), une java rock («[...] Si veux que je te croque / Apprends-moi la java rock (...)»<sup>179</sup> et une java twist<sup>180</sup>, mais l'on pourrait parler d'une résistance de l'air traditionnel (musique et humour) sur le panorama des nouvelles musiques. La java devient prétexte (on exclura, bien sûr, les javas jouées par les orchestres et les accordéonistes) pour proposer un texte en soi assez original: parfois on joue avec les mots, parfois réapparaissent les clichés du passé, mais de moins en moins; la java quitte aussi les bords de la Seine ou les guinguettes de la Marne pour aller se promener en Provence «pour se donner des vacances»<sup>181</sup> et après avoir goûté au petit vin de Provence, elle décide d'y rester «chantez cigalons chantez violons»<sup>182</sup>, ou à Marseille avec Darcelys: «[...] La vraie java de Marseille / On la danse à petites pas / On serre sa mistounette / Fortement dans ses deux bras / en lui disant ma poulette (...)»<sup>183</sup> et les grands parents précisent qu'en fait ce que les jeunes appellent la java ce n'est «que la vieille marzuka»<sup>184</sup>;

---

<sup>178</sup> *Mambo java* (1958), paroles et musique de N. Guyves, interprétée par les Quat' Jéudis.

<sup>179</sup> *La java rock* (1984), paroles de Marc Lavoine, musique de Fabrice Aboulker & Christian Barham, interprétée par Christian Barham.

<sup>180</sup> *On twiste la java* (1963), interprétée par Annie Duparc.

<sup>181</sup> *La java de Provence*, paroles de Georges Coulonges & Pierre Havet, musique d'Édouard Duleu, interprétée par Henri Génès.

<sup>182</sup> *Ibid.*

<sup>183</sup> *C'est vieux: la java* (années 1930), paroles de Charblay, musique de Chavra, interprétée par Darcelys.

<sup>184</sup> *Ibid.*

parfois elle devient chinoise, anglaise, voire martienne, quelquefois tordue («[...] la java des tordus / la java des fadas /et la java des cinglés / des corniauds») <sup>185</sup>, occupant ainsi, au moment même où on la danse de moins en moins, toutes les scènes, surtout celles des cabarets et du music-hall.

La java devient femme, elle est femme, c'est la femme par antonomase («[...] Elle est roulée comme une vraie Parisienne / Bien balancée comme une gosse des faubourgs / Entre ses bras grands bourgeois et mondaines / Sans tralalas se font le grand amour (...)») <sup>186</sup>. La java-femme comme celles dont parle Auguste le Breton:

Si elles avaient à peine de quoi se nourrir elles se privaient pour être toujours bien coiffées, bien chaussées. Leur orgueil. Elles aussi les gosselines faisaient partie du décor de la ville, cousettes, trottings, midinettes, arpètes. Sans elles, leur gentillesse, leurs reparties gouailleuses, l'art suprême de se nipper avec des riens, Paname n'aurait plus été Paname. Les voir droper, nez au vent, cartons à chapeaux au bras, vives, décidées, délurées, riches en répliques, restait un plaisir. Et les refrains en vogue qu'elles fredonnaient, un brin de muguet dans les prunelles, un soupçon de baiser aux lèvres, faisaient écho à ceux sifflotés par les cochers du fiacre les chauffeurs-livreurs, les conducteurs de taxi et de tramway <sup>187</sup>.

La java devient ainsi synonyme de musique parisienne, voire de francité, tel un bon produit du terroir on la ressort pour les grandes occasions: («[...] Ça lui faisait le cœur gros / De voir Mimile et Julot / Gambiller jusqu'au matin / Sur des trucs

---

<sup>185</sup> *La java des tordus* (1957), paroles et musique de Stein, interprétée par Dora Neri.

<sup>186</sup> *La petite java* (1960), paroles de Cécile Aubry, musique de Francis Lirola, interprétée par Rosalie Dubois.

<sup>187</sup> Le Breton, *cit.*, p. 191.

américains (...))<sup>188</sup>. Elle a laissé en route ses mauvais garçons et s'ils réapparaissent, c'est pour se moquer d'eux. La java est devenue gentille, bien comme il faut, sous l'œil des papas, mamans, qui surveillent de près leur progéniture, c'était juste avant 68. Après 1968<sup>189</sup>, mises à part quelques résistances, la java a tendance à disparaître comme les bals populaires, à diminuer:

Le bal public est en recul; il reste pourtant le modèle dominant avec 60% de l'ensemble des manifestations. C'est un bal ouvert à l'ensemble de la population résidante sur un territoire bien défini. [...] Il est hérité de la tradition républicaine. Celle-ci a en effet beaucoup participé à sa définition vers la fin du siècle dernier à travers l'essor des bals du 14 juillet qui demeurent le modèle de référence et représentent encore environ 10% des bals publics<sup>190</sup>.

«Les mots des javas il y en a des tas», écrivait Jean Dréjac (l'un des plus féconds paroliers de talent de la java) et c'est avec des mots que l'on fait des poèmes. La langue qui est utilisée pour raconter la java, se veut comme elle populaire,

---

<sup>188</sup> *La java déjà vue* (1969), paroles de Charles Level, musique de Roland Vincent, interprétée par Rosalie Dubois.

<sup>189</sup> Il existe aussi une pure java 1968 (comme un vin d'o.c. d'année), c'est *La java des bons enfants*, paroles de Guy Debord, situationniste s'il en fut, musique de Francis Lemmonnier, interprétée par Jacques Marchais – composée dans les années soixante, elle fut enregistrée en 1973 –, elle a été créée sur un fait réel, mythifiée et mystifiée comme une chanson appartenant à l'un des membres de la Bande à Bonnot, voici le premier couplet: «Dans la rue des Bons enfants / On vend tout au plus offrant / Y avait un commissariat / Et maintenant il n'est plus là / Une explosion fantastique / N'en a pas laissé une brique / On crut qu'c'était Fantômas / Mais c'était la lutte des classes (...)». En 1892, les anarchistes placèrent une bombe devant le siège d'une entreprise que les policiers découvrirent et l'emportant au commissariat, la bombe explosa. Le jeune anarchiste Émile Henry sera guillotiné pour les cinq morts dus à l'explosion de la bombe.

<sup>190</sup> Dominique Crozat, *Bals des villes et bals des champs. Ville, campagnes et périurbain en France: une approche par la géographie culturelle*, «Annales de Géographie» 2000, t. 109, n° 611, p. 47.

irrégulière et rythmée. Les mots se suivent à petits pas, au rythme de trois, au bon moment on utilise l'apocope et le compte est bon.

Ce n'est plus vraiment l'argot ou, du moins, c'est un argot qui a perdu de la couleur pour devenir moins crypté et plus populaire, c'est la langue des zincs, des bougnats du coin, d'un Paris en noir et blanc, la langue dite familière ou comme l'ont définie Jacques Cellard et Alain Rey, la langue non conventionnelle:

On voit donc que ce que nous avons nommé «vocabulaire non conventionnel» est à la fois plus et moins que ce que l'on nomme très généralement «argot». Plus, puisqu'il accueille nombre de mots ou d'expressions qui sont simplement «populaires» ou «très familiers», pour reprendre les termes habituels des dictionnaires. Moins, parce que n'en font pas partie les «argots», vocabulaires particuliers à de petits groupes sociaux parfaitement honorables<sup>191</sup>.

Si l'on exclut les quelques traces de javanais utilisées surtout pour jouer avec les sonorités, il s'agira, dans l'ensemble des textes étudiées, d'une langue familière voire populaire avec les caractéristiques les plus courantes, par exemple en ce qui concerne la syntaxe, l'absence de la première négation, le pronom personnel de la deuxième personne du singulier apostrophée, le pronom relatif *qui* apostrophé, l'absence du pronom devant les verbes impersonnels, quelques apocopes et aphérèses, voire parfois des crases<sup>192</sup> et, bien sur, du point de vue lexical sur une palette plus élargie

---

<sup>191</sup> Jacques Cellard & Alain Rey, *Dictionnaire du français non conventionnel* (1980), Paris, Hachette, 1991, p. X de l'avant-propos.

<sup>192</sup> La crase est la contraction de deux syllabes en une, souvent phonétiquement trop proches.

des registres un choix majeur de termes, sans pour cela que cela puisse choquer les oreilles des auditeurs.

Jean Molino écrit que:

Le souci de style met en évidence une dimension normative qui se retrouve dans le langage parlé: dans toute communication se dégage une forme d'expression qui s'impose, de gré ou de force, à l'ensemble de ses membres, comme dans les sociétés complexes un groupe social tend à faire prévaloir un «bon usage» qui correspond à ses propres façons de parler<sup>193</sup>.

Le poème de la java ne peut s'écrire que dans cette langue familière, c'est la langue du quotidien, riche en inventions, «avancée» pourrions-nous dire en utilisant le terme du linguiste Henri Frei, une langue immédiate qui se prête, d'un tournoiement chorégraphique aux mouvements des corps dans les bals musettes des années 1930 et aux mouvements des cœurs et des esprits dans les chansonnettes des années suivantes, au gré de soirées dans les cabarets de la rive gauche.

S'agit-il pour autant de poésie? du moins dans le grand poème de la vie, ces quatrains boiteux de l'existence, sur un rythme à trois temps, aux images parfois banales, parfois trop sentimentales, laissent cependant la place à la création artistique et quelquefois à l'émotion. La java c'est tout un poème et c'est dans ce sens là qu'il faut la lire:

---

<sup>193</sup> Jean Molino, *Pour une théorie sémiologique du style*, ds *Qu'est-ce que le style?* (sous la direction de Georges Molinié et Pierre Cahné, Paris, Puf, 1994, p. 230.



Les malentendus peuvent naître d'un décor sentimental anéanti ou, quelquefois, périmé. Des mots colorés comme: Batignolles, la Chapelle, Montmartre, la Villette, l'Arsenal, la Bastoche, etc., ont totalement perdu les étranges pouvoirs de séduction qui purent nourrir l'œuvre poétique d'Aristide Bruant, de Jean Lorrain, parfois de Jules Jouy et des nombreux anonymes de l'université lyrique des rues et des boulevards extérieurs dont la triste réputation n'était pas douteuse.»<sup>194</sup>.

Ce «décor sentimental» ne dit, ne suggère plus, ou pour utiliser un terme plus technique, ne connote plus la poésie chez la plupart des auditeurs; les textes dont nous avons parlé, à part quelques exceptions plus récentes, appartiennent à un passé qui paraît révolu.

Aujourd'hui, la java n'est plus, même si, parfois, elle revient de temps en temps en sourdine, avec des musiciens indépendants et/ou des paroliers exigeants, les musiques électroniques ont occupé les bals dits populaires, et c'est sûrement l'air du temps qui veut ainsi. D'autre part, comme le remarque Claude Dubois, même le vieux Paris n'est plus, ni celui de Jadis, ni celui de Naguère, ni celui d'Avant-hier, on a déplacé le peuple parisien dans les banlieues:

Une fois le populo parti, la façon de voir Paris ne pouvait qu'être bouleversée: au fil des années, Paname a disparu et Paris s'est métamorphosé en ville de *représentation*, à savoir cette ville aux mille succursales de banques, cette ville-galerie marchande, cette ville-musée que nous connaissons actuellement, offerte en pâture, que dis-je! *vendue* aux touristes qui rapportent tant à l'économie<sup>195</sup>.

---

<sup>194</sup> Pierre Mac Orlan, *Prélude sentimental, Chansons pour accordéon*, in *Oeuvres complètes*, cit. p. 194.

<sup>195</sup> Claude Dubois, *Je me souviens de Paris*, Paris, Parigramme, 2007, p. 453.

Aussi «Paris, ville de plus en plus chère, est fermée aux pauvres et aux immigrants déshérités. Tout porte à croire que la périphérie demeurera longtemps le havre obligé de cette population.»<sup>196</sup> et Dubois souligne aussi comment, par rapport à l'argot et à la gouaille parisienne du passé:

[...] la langue des cités paraît confinée, repliée sur elle-même. Elle émane de *grands ensembles* bâtis à la va-vite dans des lieux que n'irrigue pas la *rue*. Lorsque Paris était insalubre, on dégingolait de chez soi; la rue s'offrait, généreuse. En bas des tours et des barres, rien de tel: on retrouve ses potes et «point barre» comme on dit maintenant. Le vocabulaire n'est pas innocent: au contraire de «point à la ligne» passé de mode, «point barre» ne sous-entend aucune suite. Aucun espoir, ai-je envie d'écrire. Les *jeunes* s'affirment dans un décor de béton, souvent des cages d'escalier, des caves. Paris est loin, inaccessible: la rancœur enfle, gronde<sup>197</sup>.

La java comme le vieux Paname a pris des rides et du ventre, s'est essoufflée pendant de trop longs bals du quartier et s'est retirée. Il est possible qu'une java des banlieues ait été créée, un rap java donnerait peut-être un goût de renouveau, nous n'en avons pas trouvé trace, mais cela ne signifie pas qu'il n'y en ait pas, et il est fort probable qu'il en existe, car nous savons la créativité de ces artistes.

Mais passéiste ou non, les choses ne peuvent plus être comme hier, et les langues, nous le savons, se modifient. Dans les années 1960, alors qu'elle ne semblait plus qu'un vieux souvenir, couleur sépia, à sortir les soirs du quatorze juillet («[...] C'est la java déjà vue / Qui descend dans la rue / Du haut de sa mansarde / Pour

---

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 443.

<sup>197</sup> *Ibid.*

remettre sa cocarde / De lampions et de flonflons // [...] Elle a repris du service / [...] Croyez-moi java barder! (...)»<sup>198</sup>, le poème de la java a repris des couleurs, de la fraîcheur des mots sont nées de nouvelles combinaisons, c'était cela que nous voulions montrer, une poésie populaire, née d'une musique populaire où l'on a glissé dessus des mots pour faire vibrer les cœurs. La java a beau s'en aller (ja va, ja vient...) «comme les autres au royaume de la Java»<sup>199</sup>, elle est bien ancrée dans les cœurs de ceux qui l'aiment («ma java pas comme les autres»<sup>200</sup>) et ne peut que réapparaître bientôt avec ses atours et ses appas pour nous épater, nous appâter aussi et nous faire à nouveau tourner la tête.

Quand la musique a disparu, les mots restent, ces mots de paroliers de talent, de poètes, osons le dire, poètes de la vie de tous les jours, qui savent au gré des années qui passent et d'un lyrisme sans trop de pacotille autour, encore toucher les cordes du cœur; «[...] C'est la petite java / pour moi c'est tout un poème»<sup>201</sup>. Sur un rythme un, deux, trois! À petits pas! Passons la monnaie! «Mais quand on l'a dans la tête / à ses trois temps on ne lui résiste pas.»<sup>202</sup>.

---

<sup>198</sup> *La java déjà vue* (1969), paroles de Charles Level, musique de Roland Vincent, interprétée par Rosalie Dubois.

<sup>199</sup> *La petite java* (1960), paroles de Cécile Aubry, musique de Francis Lirola, interprétée par Rosalie Dubois.

<sup>200</sup> *Ibid.*

<sup>201</sup> *La petite java* (1968), paroles et musique de Fernand Bonifay, interprétée par Georgette Plana.

<sup>202</sup> *Ibid.*

POUR UNE TENTATIVE DE DESCRIPTION D'UN CORPUS DISCOGRAPHIQUE  
ET CHORÉGRAPHIQUE<sup>203</sup>

«Dans l'embrasure des portes, des familles sont assises sur des chaises de bois, cependant que, venue du bal musette où commença *Fiesta*, la java se meurt dans l'air étouffant [...]

Cyril Conolly, *Le tombeau de Palinure*

*La danse java* (1919), paroles de Redor & J. Bertet, musique de Vincent Scotto; int. Georgel.

*La Java* (1922), paroles d'Albert Willemetz & Jacques-Charles, musique de Maurice Yvain; de la revue *En douce* int. Mistinguett, Arletty, Renaud.

*La plus bath des javas* (1924), paroles de Georgius, musique de Trémolo; int. Georgius.

*Soi-même, Java* (1924) paroles de Francis Carco, musique de Léo Daniderff; int. Fréhel?

*La dernière java* (1926), paroles et musique de Jean Lenoir; int. Mistinguett, Suzanne Valroger, Germaine Lix, Georgette Plana.

*La java blanche* (?) paroles de Henry Moreau, musique de Jean Lenoir; de la revue *Ça c'est Paris*; int. Mistinguett, Florelle.

*La java de Doudoune* (1928), paroles de Mistinguett, musique de José Padilla; int. Mistinguett et Jean Gabin.

*L'auvergna- va-java*, (probablement années 1930), paroles et musique de Charlys.

*Pétronille java (Elle dansait la java)* (années 1920-1930), paroles de Géo Koger & Julsam (Jules Douchez), musique de René de Soutter; int.?

*Javanons* (1929-1930), paroles de Jean Manse, musique de Henri Maiflait; int. Fernandel.

*La java des ombres* (1930), paroles de Francis Camus, musique de Gabriel Yared; int. Berthe Sylva.

*C'est sa java* (1931), Jules Combe & Victor Margand, musique d'Eugène Cavel; int. Berthe Sylva.

*La java du soldat* (1932), paroles de Jean Manse, musique d'Henri Malfait; int. Fernandel.

*Musette-java* (1932), paroles de R. Fleuron, musique de Alcid Mario; int. Berthe Sylva.

---

<sup>203</sup> Nous remercions, entre autres, le site [www.encyclopedisque.fr](http://www.encyclopedisque.fr) qui nous a fait danser et rêver sur de nombreuses javas inconnues. Si les chanteurs ont disparu les mots des titres restent, en quelque sorte, ils font partie des mots de la java, du poème de la java. On ne trouve pas tout, mais presque.

*Nocturne-java* (1932), paroles de Lucien Leluc & Roger Vaysse, musique de Julio La Torre & Fernando Silvestri; int. Berthe Sylva.

*La java du crochet* (1932), paroles d'Albert Willemetz, musique de Raoul Moretti; int. Marie Dubas.

*La java du cinéma* (1932), paroles d'André Hornez & Saint-Granier (Jean Granier de Cassagnac), musique de Marcel Lattes et Félix Rosenberg; int. Robert Burnier, du film de Karl Anton *Maquillage*.

*La java de loulou* (1933), paroles Géo Koger, musique de Vincent Scotto; int. Berthe Sylva.

*La java de minuit* (1933), paroles de Maurice Aubret, musique de Hippolyte Ackermann; int. Germaine Lix, La Môme Moineau.

*La java des fleurs d'oranger* (1933), paroles de Jean Nohain, musique de Mireille; int. Mireille.

*La java d'un sou* (1935), paroles de Anne Valray, musique de Jacqueline Batell; int. Marie Dubas, du film *Escale* de Louis Valray (1935).

*(La java de) celui qui s'en va* (1936), paroles de Charles Kiesgen, musique de Tiarko Richepin; int. Damia, Patrick Bruel.

*La java de cézigue* (1936), paroles René-Paul Groffe, musique de Jean Eblinger; int. Edith Piaf.

*La java des p'tits galons* (1935), paroles de Jean Manse, musique de Roger Dumas; int. Fernandel (de l'opérette et du film *Ignace*).

*Une java* (1936), paroles de Géo Koger, musique de Georges Sellers; int. Albert Préjean de la revue: *Au soleil de Marseille*.

*La java du clair de lune* (1936), paroles de Henri Bataille, musique de Marguerite Monnot; int. Suzy Solidor.

*La java bleue*<sup>204</sup> (valse java) (1937), paroles de Géo Koger & Jean Renard, musique de Vincent Scotto; int. Fréhel.

*Java accordéon*, paroles et musique de Jean Lenoir; int. Fréhel.

*La Java aux étoiles* (1938) paroles et musique de Jean Villard; int. Line Viala.

*La java en mineur* (1938), paroles de Raymond Asso & Marcel Delmas, musique de Léo Poll; int. Maurice Chevalier, Marie Dubas, Édith Piaf.

*La java des scaphandriers* (1939), paroles et musique de Charles Trenet; int. Charles Trénet.

---

<sup>204</sup> Il s'agirait ici de la plus belle des infidèles car son rythme est celui d'une valse, mais nous l'avons laissée dans cette liste car *java* est bien présente.

*C'est vieux: la java* (années 1930), paroles de Charblay, musique de Chavra; int. Darcelys.

*La java du bonheur du monde* (1940), paroles de Raymond Asso, musique de Marguerite Monnot; int. Lucienne Delyle.

*La java 43* (1943), paroles de René Langrand & Léon Agel, musique d'Armand Schmilowitz; int. Andrex.

*La java du carrefour* (1945), paroles de Maurice Van Hoppès, musique de Jean Wiener; int. Pierre Mingand, Marie Dubas.

*La java des chaussettes à clou* (1954), paroles Boris Vian, musique de Jimmy Walter; int. Boris Vian, Jacques Higelin

*La java du diable* (1955), paroles et musique de Charles Trénet; int. Charles Trénet.

*La java martienne* (1955), paroles de Boris Vian, musique d'Alain Goraguer; int. Boris Vian, Les Trois Horaces.

*La Java Des Bombes Atomiques* (1955), paroles de Boris Vian, musique d'Alain Goraguer); int. B.Vian, S. Reggiani.

*(La) Java Javanaise* (1956), paroles de Boris Vian, musique d'Alain Goraguer, chantée par Louis Massis.

*(La) Java des pussy-cats* (1956-58), paroles de Boris Vian.

*La chouette java* (1956), paroles de H. Simon, musique de Claude-Henri Vic; int. Simone Alma.

*Java* (1956), paroles d'Eddy Marnay, musique d'Emil Stern; int. Lucienne Delyle, Renée Lebas, Patachou, Georgette Plana.

*La java du tour du monde* (1956); int. Georges Ulmer.

*La java d'amour* (1957), paroles de Claude (?) Robin, musique de Charles Dumont; int. Georgette Plana.

*Java partout* (1957), paroles et musique de Léo Ferré; int. Léo Ferré.

*Java mondaine* (1957), paroles de Boris Vian, musique d'Henri Salvador; int. Jacqueline François.

*Ah la... la... la..* (1957), paroles de Eddy Marnay, musique de Philippe-Gérard; int. Germaine Montero, du film *Le feu aux poudres*.

*Paris Java* (1957) paroles de Janine Bertille, musique de Stucki; int. Danièle Dupré et Jean-Michel Defaye et son orchestre.

*Vache de java* (1957), paroles de Michel Rivgache, musique de Claude Rolland; int. Henri Génès.

*La java des têtes* (1957), paroles de Roger Molière, musique de Nicoli; int. Paul Roby.

*La java des tordus* (1957), paroles et musique de Stein; int. Dora Néri.

*Et zou la java* (1957); int. Darcelys.

*Quand la java tourne* (1957) paroles et musique de Pierre Perret; int. Françoise Marin

*C'est la java du coin d'la rue* (1959?), paroles de Boris Vian & Paul Braffort & Jean Suyeux, musique de Paul Braffort. (*Inédite*).

*La java de l'adultère* (1958), paroles et musique de Paul Braffort; int. Paul Braffort

*Java Pour Petula (Angliche java)* (1958), paroles de Boris Vian & Steelman, musique de Joe Henderson; int. Petula Clark.

*Mambo java* (1958), paroles et musique de N. Guyves; int. Les Quat' Jeudis.

*C'est moi la java* (1958), paroles et musique de Janine Bertille; int. Colette Renard.

*Java chauve* (1958), paroles de Boris Vian, musique d'Henri Salvador; int. Paola.

*La Java des Gaulois* (1958), paroles de Ricet-Barrier, musique de Bernard Lelou; int. Ricet-Barrier.

*Java pavane* (1958), paroles et musique d'Hubert Giraud; int. Les Quat' Jeudis

*C'est une java tendre* (1958), paroles de L. Sauvat, musique de Christiane Verger; int. Irène Lecarte.

*La java de Provence*, (?) paroles de Georges Coulonges & Pierre Havet & Henri Genebes, musique d'Edouard Duleu; int. Henri Génès.

*Java du marquis* (?), paroles de M. Denoux, musique d'Edouard Duleu & Candrino; int. Henri Génès, André Astier et son orchestre.

*La java des Anglais* (195?); int. Suzy Simon.

*La java chinoise* (1959), paroles de Jacques Mareuil, musique de Georges Lifermann; int. Henri Génès, Odette Laure.

*Mon dada c'est la java* (1959), paroles et musique de Janine Bertille; int. Odette Laure.

*La Java Du Pendu En Balade Ou Ballade Du Pendu En Java* (1959), paroles de Pierre Brunet, musique de P. Amar; int. Pierre Brunet.

*Y veut d'la java* (1959), paroles de Pierre Delanoë & Pierre Havet, musique de José Cana; int. Colette Renard.

*P.M.U. java* (1959), paroles et musique de P. Rabaud & J. Célestin; int. Fabia Gringor.

*Java des repentis* (1959), paroles d'André Maheux, musique de Gabriel Calvi; int. Robert Ripa, Patachou.

*C'est avec des javas* (195?), paroles et musique de Claude Rehaut; int. Claude Rehaut.

*A cause d'une java* (1960); int. Annie Fratellini.

*Java comme ça* (1960), paroles d'Alexandre Breffort & Laurivet, musique de J. P. Mottier; de l'Opérette *Impasse de la fidélité*, int. Patachou et Jess Hahn avec Mario Bua et son ensemble.

*La java de la discordance* (1960), paroles et musique de Paul Barrault; int. Paul Barrault.

*La dernière des javas* (1960), paroles de Ralph Bernet, musique de Joel Holmès; int. Rosalie Dubois.

*Liberté java* (1960); paroles et musique de Robert Lamoureux; int. Robert Lamoureux.

*La petite java* (1960), paroles de Cécile Aubry, musique de Francis Lirola; int. Rosalie Dubois.

*La java du soleil* (1960); int. Darcelys.

*Y'a des javas perdues* (1960); int. Georges Ulmer.

*Pas de java* (1961), int. Raymond Devos.

*La javadé* (1961), paroles de Charles Nouailles, musique de Bob Herlaut; int. Mistigri.

*La java des juke-boxes* (1962), paroles de Georges Coulonges, musique de Claude-Henri Vic; int. Jean-Paul Maric, Billy Nash.

*La java des gens qui s'aiment* (1962), paroles de Christian Jollet, musique de Francis Baxter; int. Jean-Paul Maric.

*Les mots des javas* (1962), paroles de Jean Dréjac, musique de Philippe-Gérard, int. Patachou, Jean-Paul Maric.

*Le jazz et la java* (1962), paroles de Claude Nougaro, musique de Jacques Datin; int. Claude Nougaro.

*Pour qu'une java* (1962), paroles de Michel Rivgache, musique de Dalia Claver & Gilbert Leroy; int. Lynda Gloria.

*Ça va java* (1962), paroles et musique de Marie-José Neuville; int. Marie-José Neuville.

*La java des beaux dimanches* (1962), paroles d'Albert Baron, musique de Christian Jollet & André Verchuren & Francis Baxter; int. Frida Boccara.



*Les javas* (1962), paroles de Jean Dréjac, musique de Philippe-Gérard; int. Frida Boccara, Le joyeux Léon.

*La java de la java* (1962); int. Simone Langlois.

*La java des pistons* (1963), paroles et musique de Christine Charbonneau.

*Java sentimentale* (1963), paroles de Pierre Massenhove, musique d'Etienne Lorin; int. Jack Gauthier.

*La java de Koenigsmark* (1963), paroles de Jean Constantin, musique de A. Montagnon & R. Comte; int. Jean Constantin.

*Java Juju* (1963), paroles et musique de Paul Louka; int. Paul Louka.

*La java des solitaires* (1963), paroles et musique de Roger Riffard; int. Roger Riffard.

*La fête à la java* (1963), paroles de Jean-Claude Annoux, musique de Olivier Jeanes; int. Jean-Claude Annoux.

*La java des Hommes-Grenouilles* (1963) paroles de Ricet-Barrier, musique de Bernard Lelou.

*On twiste la java* (1963); int. Annie Duparc.

*La java du XVI<sup>e</sup>* (1963), paroles de F. Richard, musique de M. Schu & M. François; int. Les Trois Ménestrels.

*Java java* (1963), paroles de Pierre Cour, musique de Christian Sarrel; int. Christian Sarrel.

*Java* (1964), paroles de A. Toussaint, musique de A. Tyler & F. Friday; int. Les Parisiennes.

*La divine java* (1964), paroles et musique d'Henri Gougaud; int. Henri Gougaud.

*La java baladeuse* (1964), paroles et musique de Pierre Perrin; int. Pierre Perrin.

*La java dis donc* (1967), paroles et musique de Frédéric Botton; int. Régine, André Verchuren.

*La petite java* (1968), paroles et musique de Fernand Bonifay; int. Georgette Plana.

*Papa, la java c'est chouette* (1968), paroles de Bréa, musique de Sivarg; int. Mélo.

*La java poète* (1969), paroles de Jean Dréjac musique de Philippe-Gérard; int. Lina Margy; Lynda Gloria, Les Trois Ménestrels.

*Java plus* (1969), paroles et musique de J. Guénet; int. Martine Baujoud.

*La java déjà vue* (1969), paroles de Charles Level, musique de Roland Vincent; int. Rosalie Dubois.

*L'orphelin de la Java* (?), paroles et musique de Nathan Korb (Francis Lemarque); int. Francis Lemarque.

*La java du vieux port* (196?); int. Fabia Gringor.

*Java mélancolique* (1971), paroles d'Albert Vidalie, musique de Lino Léonardi; int. Monique Morelli.

*La java de la Varenne* (1972), paroles de Jean-Roger Caussimon, musique de Jacques Datin; int. Jean-Roger Caussimon, Aimable.

*Java dentelle et falbalas* (1972), paroles de Françoise They (Marie Laforêt), musique de Carmen Coppola; int. Marie Laforêt.

*Retour en Java* (1972), paroles de Jean Dréjac, musique de Michel Legrand; int. M. Legrand, Patachou.

*La java des bons enfants* (1973), paroles de Guy Debord, musique de Francis Lemonnier; int. Jacques Marchais.

*C'est fini la java* (1973), J. Trucno- P. Carrel; int. Sabine Cay.

*La Java Sans Joie* (1975), paroles et musique de Renaud Séchan; int. Renaud.

*Java d'autre chose* (1975), paroles et musique d'Anne Sylvestre; int. Anne Sylvestre.

*La java de Broadway* (1977), paroles de Michel Sardou & Pierre Delanoë, musique de Jacques Revaux; int. Michel Sardou.

*La javache* (1977), paroles et musique de Evelyne Grandjean; int. Catherine Allégret & Evelyne Grandjean.

*Le java* (1981); int. T. Matic.

*La java rock* (1984), paroles de Marc Lavoine, musique de Fabrice Aboulker & Christian Barham; int. Christian Barham.

*La java vulgaire* (1987), paroles d'Elisabeth Gillet, musique de Roland Henault; int. Elisabeth et Roland.

*Java for ever* (1988), paroles de Jean Vautrin, musique de Richard Galliano; int. Zizi Jeanmaire.

*La java des P.* (1988), paroles et musique de Jean-Paul Sermonte; int. Jean-Paul Sermonte.

*On va faire la java* (1989), paroles de Patrick Jaymes, musique de Michel Qureuil & Patrick Watelet; int. La Bande à Basile & André Verchuren.

*Les pops de la java* (?), paroles de Bernard Droguet & Pascal Sevrans, musique de Pascal Auriat & P. Porte; int. Lily Lian.

*La java rouge*, paroles (?) et musique de Vincent Liechti; int. Vincent.

*On va faire la java* (1990), paroles de Michel Quereuil & Pierre Watelet, musique de P. Jaymes; int. La Bande à Basile.

*La java de grand-papa* (1991), paroles de Ricet Barrier, musique de Bernard Lelou; int. Ricet Barrier (album: *Faut qu'ça plaise à Thérèse*).

*La java Saravah* (1992), paroles d'Allain Leprest, musique de Richard Galliano; int. A. Leprest (album: *Voce a mano*).

*La danseuse de java* (1995), paroles d'Arno Hintjens, musique de Ad Cominotto & Piet Jorens & Roland Van; int. Arno (album *À la française*).

*La java des Assédiques* (1998), paroles et musique d'Anne Sylvestre; int. Anne Sylvestre.

*Java j'avais* (2000), paroles et musique de Claudine Lebègue (cd *Zelda cœur de vache*).

*La java sans modération* (2003), paroles et musique de Gilbert Laffaille; int. Gilbert Laffaille.

*La java de Juju* (2004); int. Dimitri (album: *Dimitri*) et Entre les 2 Caisses [dans l'album: *Ça c'est fait* (2005)].

***De belles inconnues:***

*J'aime mieux la java*, int. Galiardin.

*Javavivagnon* (1957); int. Les Six Trognés.

*La java des Maubeugeois*; int. André Lambert.

*Au son de la java* (Belgique); int. André Delaunoit.

*Fantôme java* (de l'opérette *C'est écrit dans les étoiles*); int. Jean Bretonnière.

*La java part en vadrouille*, paroles de Marc Provance, musique de Jacques Ferchit & Freddy Rodriguez Torrico; int. Jacques Ferchit.

*La java du mot*; int. Jean-Baptiste Veujoz.

*La java des flageolets*; int. René Grotier.

*La java*, paroles de Didier Colin, musique de Henry Gendrot & Bruno Bontempelli; int. Didier Colin.

*C'est une sacrée java*, paroles et musique de Marcel Urman, Jérôme Robert et Dominique Bellot (?).

*La java d'un soir*, paroles de Pierrette Marreaud, musique de Pierre Augustin & René Guittard (?).

*J'ai perdu ma java*; int. Jackie Lamour.

*Java de l'informatique* (Belgique); int. Michèle Javot.

*La java de la notte* (1990), Chien Vivant & Michel Zoom; int. Les Chiens Vivants

*La java de la souris*; int. Les Ribs.

*La java des colts*; int. Maurice Larcange.

*La java des syndicats* (1983), paroles de Rosine, sur une musique de Boris Vian (*La java des bombes atomiques*); int. Le Grain de Celles.

*La java des matelots*.

*C'est notre java*.

*C'est la java*.

*C'est vieux la java*, paroles de Jean Chappe, musique de Charles Auradon & André Cidale.

*Java c'est toi*.

*C'est une java*.

*Java c'est rigolo*.

*Java c'est bon*.

*C'est chouette la java*.

*C'est la java populaire*.

*Soleil java*.

*Java au soleil*.

***Javas en musique :***

*Nocturne-java* (1930); int. Jean Vaissade.

*Sporting java* (1930), musique de Emile Vacher & Peyronnin; int. Emile Vacher.

*Ça gaze* (1930), musique de V. Marceau; int. Marceau, Freddy Balta et son orchestre.

*La java militaire* (1931), musique de Pietro Rossi & Ray Bells.

*On s'en fait pas* (1935); int. Orchestre musette Galiardin.

*Java pavane* (1958), musique de Hubert Giraud; int. Franck Pourcel, André Verchuren.

*Oin-oin java* (1959), musique d'Aimable & Larcange; int. Aimable.

*Piston java* (1959), musique de Trabucco; int. Aimable.

*Java des piafs* (1960); int. Yvette Horner.

*Vache de Java* (196?), musique de Claude Rolland; int. André Verchuren.

*Java java* (1962); int. Jacky Noguez.

*Les mots des javas* (1962), musique de Philippe-Gérard; int. André Verchuren.

*Bidule-musette, java* (1962), musique d'Aimable; int. Aimable.

*Un p'tit coup d'java* (1963), musique de Tony Murena & R. David; int. Tony Murena.

*Papa c'est ta java* (1967), musique d'André Verchuren & Francis Baxter & Christian Jollet; int. André Verchuren.

*La java manouche* (1968); int. Jo Privat.

*Papa et la java* (196?), musique de Jean Cambon & R. Pichot & R. Joli; int. Jean Cambon.

*Range pas ta java* (1971), musique de J. Hourdeaux & André Verchuren & Francis Baxter; int. André Verchuren.

*Carrousel java* (1975, Belgique), musique de Roger Fyon & Jean Darlier; int. Roger Fyon.

*La java des biffins* (1977), musique de J. P. Descamps, int. Paulo (De Domoy).

*La java des baskets* (197?); int. André Verchuren.

*Toute l'Auvergne est en java* (197?), musique de Marc Provance, Roland Manoury & Christian Jollet & Robert Monèdière; int. Robert Monèdière.

*La java des années 80* (1983), musique de Jacques Pruvot & Henry Doidy; int. Michel Pruvot.

*Les guinguettes*; int. Max Varenne.

*La java des guinguettes*, paroles et musique de Louis Gasté; int. Deprince et son orchestre.

*La java des beaux jours*, musique de Christian Jollet.

*Java Bastille*, musique de Jacques Ferchit.

*L'alphabet de l'accordéon* musique de B. Deharbre & André Lutereau; int. André Astier et son orchestre.

*Trianon java*, musique de Raymond Boisserie; int. Raymond Boisserie et son orchestre.

*La java des nanas*, R. Fleuron-Sergelys-P. Gramon- Emile Prud'homme; int. Tony Casanova.

*La java d'Augustin* (traditionnel); int. Christian Juin.

*Java mac*, musique de Jean Mirando & J. Pichot; int. Jean Mirando.

*Java variations*, musique de Raymond Boisserie; int. Raymond Boisserie.

*La java ranchera*, musique de Jo Privat & Tony Murena; int. Jo Privat.

*Java de Pigalle*, musique de F. Dervan; int. Jo Courtin.

*Salut java* (Belgique), musique de Patrick Sengers & Maurice Larcavage); int. Patrick Sengers.

*La java du siffleur*, musique de Jo Lefèbvre; int. Jo Lefebvre.

*La java sous les branches*; int. Claude Chevalier et son orchestre.

*C'est sa java*, musique d'Alain Fresneau.

*Ma première java*, musique de Roger Monédière & R. Louit & J. Ségurel; int. Jean Ségurel.

*La java du Poitou*; int. Michel Bonnet.

*La java des contredanses*, musique de Guy Bertret & Roger Desbois & Charles Verstraete; int. Charles Verstraete.

***D'autres jivas:***

*La belote* (1924), paroles d'Albert Willemetz & C. A. Carpentier, musique de Maurice Yvain; de la revue *Bonjour Paris* int. Mistinguett, Arletty.

*Passons la monnaie* (1925), paroles de Georgius, musique de Poussigue; int. Georgius.

*La vraie de vraie* (1929), paroles d'André Decaye, musique de E. Doloire; int. Frehel.

*Le grand frisé* (1931), paroles d'Henri Lemonnier, musique de Léo Daniderff et Emile Ronn; int. Damia.

*La Villette* (1931), paroles de Jean Lenoir, musique de Jacques-Charles; int. Arletty.

*Sous le pont noir* (1933), paroles de Lucien Boyer, musique de Raoul Moretti; int. Fréhel.

*Il encaisse tout* (1935), paroles de Charlys & Maurice Vandair, musique d'Alexandre; int. Fréhel.

*J'ai le bourdon* (1934), paroles de Georgius, musique de Poussigue; int. Georgius.

*Tel qu'il est* (1936), paroles de Maurice Vandair, musique de Charlys & Alexander; int. Fréhel.

*La (Une) partie de pétanque* (1937), paroles d'André Montagnard, musique de Léon Nègre; int. Darcelys.

*La Der Des Der* (1939), paroles de Maurice Vaucaire, musique de Philippe Pares & Georges Van Parys; int. Fréhel.

*Totor est un têtù, java obstinée* (1943), paroles de Georgius, musique de A. Clamens; int. Georgius.

*Les amoureux des bancs publics* (1953), paroles et musique de Georges Brassens; int. Georges Brassens.

*Toto la fleur bleue* (1957), paroles de Raymond Vincy, musique de Francis Lopez; de l'opérette *Tête de linotte*, int. Anny Cordy.

*La souris de la rue d'Paradis* (1960), paroles de Fabien Loris, musique de Christiane Verger; int. Rosalie Dubois.

*Les souris* (1961), paroles de Michel Rivgauche, musique de Philippe-Gérard; int. Maurice Chevalier.

*Rue de Lappe* (196?), paroles de Francis Lemarque, musique de Revil; int. Francis Lemarque.

*Rue Godot-de-Mauroy*, paroles de Claude Rehaut, musique de Charles Dumont; int. Georgette Plana.

*Bistrot* (1960), paroles d'Henri Segers & Jean Eigel, musique d'Albert Dutrieux; int. Lucienne Delyle.

*Le bal des truands* (1957), paroles de Clément Nicolas, musique de Georges Garvarentz; int. Sonia Gary.

*La gambille* (1958), paroles de René Fallet, musique de Guy Béart; int. Lucette Raillat.

*Marinette* (195?), paroles et musique de Pascal Bilat, int. René-Louis Lafforgue.

*Sur le Yang-Tse-Kiang*, paroles d'A. Bausil, musique de Johnny Hess; int. Ray Ventura et ses Collégiens.

*Bébert*, paroles de Raymond Vincy, musique de Martinet; int. Raymond Vincy, Andrex.

*Comme en 31* (1968), paroles de Castel, musique de Jean-Claude Pelletier; int. Georgette Plana.

*Le bal des casquettes*, paroles de G. Bonnet, musique de A. Astor; int. Luc Barney.

*Étire ton zinzin*, paroles de Jean Dréjac, musique de Michel Legrand; int. Jean Dréjac.

*La bague à Jules*, paroles de Jamblan musique de Alec Siniavine; int. Patachou.

*Le p'tit bal du samedi soir*, paroles de Jean Dréjac, musique de Borel-Clerc.

*Paris canaille*, paroles et musique de Léo Ferré.

*C'est un rital* (1999), cd «Voler», paroles et musique de Michèle Bernard.

*Jules*, paroles de Henri Génès et Georges Coulonges, musique d'Edouard Duleu et André Astier.

*C'est un petit bal musette*; int. Fréhel.

*Quand il joue de l'accordéon*; int. Fréhel.

*C'est connu*; int. Les Trois Julots.

### ***Les belles infidèles :***

*La javanaise* (1963), paroles et musique de Serge Gainsbourg; int. Serge Gainsbourg.

*L'accordéoniste*, paroles et musique de Michel Emer; int. Édith Piaf, Renée Lebas.

*Java valse*, musique de Maurice Jaubert (du film *Quai des brumes*).

*Les nocturnes* (1914) (valse), paroles de Charles Cluny & Raoul Le Peltier, musique de Gaston Gabaroche; int. Damia, Georgette Plana.

*Sous les ponts* (1931) (valse musette), paroles de Léo Lelièvre & De Lima, musique de Vincent Scotto & H. Varna; de la revue *Paris qui brille*, int. Mistinguett.

*C'est un mauvais garçon* (1931) (valse), paroles de Jean Boyer, musique de Georges Van Parys; int. Henri Garat.

*À Paris dans la nuit, (dans la rue de Lappe)* (1930), paroles de Guel & Combe, musique de Seider & Nargand; int. Fréhel.

*Les rockers aiment la java* (2009), paroles et musique de Sanseverino; int. Sanseverino.

*La java des anges*, int. Camel Arioui.



**Films:**

*Une java* (1938), réalisateur Claude Orval, avec Antonin Berval et Fréhel, musique de Vincent Scotto. Fréhel y chantera *La java bleue*.

*L'Ours* (1960), réalisateur Edmond Séchan, avec Renato Rascel et Francis Blanche. *Java funèbre pour l'enterrement d'un sous-officier*, musique de Jean Prodominès.

*Le repos du guerrier* (1962), réalisateur: Roger Vadim; avec Brigitte Bardot et Robert Hossein. *La java du guerrier*, int. Jacky Noguez - *Java java*.

*Pleins feux sur Stanislas* (1965), réalisateur Jean-Charles Dudrumet, avec Nadja Tiller et Jean Marais. *La java chez Bénédicte*, musique de Georges Delerue.

*La grande vadrouille* (1966), réalisateur Gérard Oury, avec Bourvil et Louis de Funès, musique de Georges Auric. *Pense à nous deux, java* - *Pense à nous deux, java lente* - *Sur Paris, java*.

*Tout le monde il est beau tout le monde il est gentil* (1972), réalisateur Jean Yanne avec Jean Yanne, Bernard Blier et Marina Vlady. *Jésus java*, paroles de Jean Yanne, musique de Michel Magne; int. Anne Germain.

*Jeanne et le garçon formidable* (1998), film d'Olivier Ducastel et Jacques Martineau, avec Mathieu Démy et Virginie Ledoyen; paroles et musique de Philippe Miller. *La java du séropo*; int. Mathieu Démy.

(*Passons la monnaie...*)